







DU MÊME AUTEUR

POÉSIE :

SONNETS ET UN POÈME..... 1 vol.

L'AGONIE DU SOLEIL :

JOIES GRISES..... 1 vol.

LE SANG DES CRÉPUSCULES..... 1 vol.

Prochainement :

LE PÉCHÉ CONTRE L'ESPRIT (Essai psychologique).

LE COEUR SOLITAIRE

IL A ÉTÉ JIRÉ

- 3 exemplaires sur vieux japon à la cuve, numérotés de 1 à 3.
3 — sur chine, numérotés de 4 à 6.
5 — sur whatman, numérotés de 7 à 11.
12 — sur hollande, numérotés de 12 à 23.
390 — sur vélin teinté, numérotés de 24 à 413.

EXEMPLAIRE NUMÉRO

364

63323 d

CHARLES GUÉRIN

LE

COEUR SOLITAIRE



60912
26/9/03

PARIS

ÉDITION DV MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINTE-GERMAIN, XV

M DCCC XCVIII

—
Tous droits réservés

10

11

12

I

O mon ami, mon vieil ami, mon seul ami,
Rappelle-toi nos soirs de tristesse parmi
L'ombre tiède et l'odeur des roses du Musée.
Nous allions là, le cœur défait et l'âme usée,
Trop amers pour prier, trop lâches pour saisir
Le phalène invisible et frôleur du désir
Qui rôdait dans l'azur profond de la nuit claire.
Il faut croire, être bon, sourire, admirer, plaire,
Aimer, soupiraient l'ombre et l'eau, toutes les voix
Nocturnes qui parlaient et chantaient à la fois.

Il faut aimer, venez, nous avons d'enlaçantes
Caresses, murmuraient à mourir les passantes,
Et la brise à travers les fleurs et les rameaux
Faiblement expirait encor les mêmes mots.
Il faut aimer, disaient les bouches sur les bouches.
Et nous restions toujours plus sombres, plus farouches,
L'esprit hanté d'un rêve orgueilleux et pervers.
Un air léger glissait sur nos yeux entr'ouverts,
La lune bleuissait les bosquets immobiles,
Et dans l'obscurité des berceaux les idylles
Chuchotaient.

O railleur, nous aurions dû pleurer,
Nous laisser vivre enfin, être ivres, respirer
L'arome sensuel du foin coupé, des roses,
Etreindre dans nos bras fiévreux toutes ces choses,
Et retrouver la chair qui nous cherchait ce soir.
Mais les cœurs trop subtils savent mal s'émouvoir.
Devant ce clair jardin défaillant jusqu'à l'âme
Qui se fondait dans un frisson d'épithalame,
Nous doutions, nous doutions de Dieu devant le ciel;
Je tendais à ta soif une éponge de fiel,
Et mon orgueil m'était âcre comme la cendre.
Et les arbres penchés sur nous croyaient entendre
Rire Faust accoudé sur Méphostophilis.

Tristesse de l'esprit qui dissèque les lys,
Qui jette à son étroit creuset l'âme et le monde
Et dans l'être infini laisse tomber la sonde
Nous ne pouvions donc pas être hommes simplement,
Jouir du ciel, souffrir d'une femme qui ment,
Et vibrer sous l'afflux vital comme l'amphore
En s'emplissant d'eau monte une gamme sonore?
Hélas! dans la langueur de ces longs soirs d'été
Où tant d'amants depuis l'Eden ont sangloté,
Nous demeurions toujours révoltés et farouches ;
Un dur orgueil scellait le baiser sur nos bouches
Et dissipait l'émoi qui nous troublait les yeux.
De faibles souffles d'air flottaient, mystérieux
Lied nuptial, la nuit pudique sous ses voiles
Foulait à pas plus lents le gravier des étoiles,
Et toute âme épousait l'universel Pêché.
Et mon cœur solitaire et ton cœur desséché
Cherchaient sans les trouver, dans leur stérile peine,
Les mots, les pauvres mots de l'élégie humaine.

Juillet 1897.

II

Souffrir infiniment, souffrir, souffrir assez
Pour que le soc puissant et net de la douleur
Ouvre à fond ce coteau de vigne desséché,
Et qu'au prochain automne on vendange mon cœur !

Souffrir ? Je ne sais plus souffrir, j'ai trop pensé.
Et j'envie en mon dur sépulcre intérieur,
O lamentable Dieu des croix, ton front penché
Où l'agonie expire en gouttes de fraîcheur.

J'implore un coup de lance au flanc, j'ai soif de fiel.
Qu'une femme implacable entre toutes les femmes
Me tende sa chair froide et sa bouche où je puisse

Me blesser d'un atroce amour !... L'étoile au ciel
Palpite d'un éclat plus vif après la pluie,
L'âme humaine renaît en clarté dans les larmes.

III

Soirs de stérilité qui font l'âme plus sèche
Qu'une route où le vent de décembre a soufflé,
Soirs où sous la douleur âcre le cœur gelé
Crierait comme une terre aride sous la bêche!

On se sent seul, on se sent las, on se sent vieux
Avec des mains sans foi pour lever le calice;
On attend vainement qu'une larme jaillisse
Des paupières de plomb qui pèsent sur les yeux.

Il fait si froid vraiment, vraiment si froid dans l'âme,
Si froid. On tourne en rond dans un grand pays noir.
En rond, toujours en rond, et sans même l'espoir
De voir, là-bas, surgir la colonne de flamme.

Il fait noir, il fait froid, car les dieux sont partis
Emportant l'idéal foyer et la lumière ;
L'humanité s'endort en pleurant, et la terre
Reste sourde aux profonds sanglots de ses petits.

Dieu qu'on a descendu des croix, dieux qu'on exile,
Ignorez-vous pourquoi, d'un cœur débile, au soir,
Le poète, mauvais jardinier, va s'asseoir,
Et dédaigne, les bras croisés, le sol stérile ?

C'est que malgré la femme, hélas ! on est trop seul.
Et l'orgueil souffle à l'homme écrasé qui succombe :
— Prends le lit nuptial pour mesurer ta tombe.
Prends le lin de l'épouse et tisse ton linceul.

Tout est vain. Laisse là le labeur et la lutte ;
Rêve, épuise ta vie en baisers inféconds,
Regarde s'iriser le vin dans les flacons,
Souris, chante ta peine en mineur sur la flûte.

Le concile secret des Péchés Capitaux
 Chuchote sous le dôme altier du Temple : écoute
 Dans un bris de vitrail craquer la clef de voûte
 Et les piliers s'ouvrir du sol aux chapiteaux.

L'hostie a déserté son refuge de verre.
 Sois athée et regarde, en face de la mort,
 Les empires crouler sous les sabots du Sort
 Et le Temps aiguïser sa faux sur le Calvaire. —

Ainsi, sans l'espérance éternelle, sans dieux,
 L'humanité vieillie et lasse des étreintes,
 Avec des aboîments d'épouvante et des plaintes,
 Tourne en rond dans un champ aride et ténébreux.

Champ qui restera noir, à moins qu'une foi fraîche.
 Vive rosée, y trace un chemin lumineux,
 Ou que l'amour tombant en étoiles des cieux,
 Divine manne ardente, embrase l'herbe sèche.

10 Septembre 1897.

IV

Stériles nuits d'hiver où ton âme de pauvre,
Haineuse et lâche, éparse au vent, boueuse et noire,
Fuyant l'âtre où les chats obséquieux se chauffent
Et le thé musical et blond des rêveurs sobres,
Dans la rue où l'impur amour chuchote et rôde
Porte comme une croix son lourd désir de gloire !
Retourne boire alors dans les tavernes, boire
Les vins de pourpre où l'on voit fleurir sous des roses
Les jeunes seins légers des danseuses d'Hérode,
Les vins dorés pareils aux feuillages d'octobre
Et la liqueur de lait, d'opale et d'émeraude.

O ruches de rumeur inféconde, tavernes
Où vont mortellement rire jusqu'au jour terne
Les songeurs qui sont veufs d'amour et de génie !

On ment à la douleur de son cœur, on renie
La foi qui reconforte et le bel art sincère,
Et les âcres poisons qui dorment dans les verres
Accroissent l'impuissance et les sourdes colères.

O fins des nuits, départs lugubres des tavernes
Quand le vent fait tinter les vitres des lanternes!
Un train siffle à mourir au loin, les neiges fondent,
Et les arbres plaintifs et nus croisent leurs ombres
Le long des murs où le poète, enfant divin,
Titube pesamment de tristesse et de vin.

Va-t'en, la pierre humide est bonne au sang qui brûle,
Va-t'en, rêveur, poser tes coudes et ton front
Sur le granit rugueux du parapet d'un pont.
Ta bouche en frémissant s'ouvrira dans la brume,
La fraîcheur de la mort remplira tes narines,
Et tu verras, funèbre et forte volupté,
Le fleuve, sombre, large et lourd comme un Léthé,
Grand voyageur qui roule embrasser d'autres villes,
Le fleuve lent mêler en remous sur les piles
L'ombre, le sang et l'or qu'il ne peut emporter.

9 Mars 1898.

V

L'épi, frêle ciboire, est courbé sous l'hostie,
La grappe se remplit du sang de la Victime,
Le fruit se fait pesant à la branche brisée.
La rose, vierge en pleurs, faiblit sous la rosée,
Et le miel alourdit l'abeille suspendue
Qu'un souffle d'air balance aux lèvres de la rose.
La nuit, épouse obscure, est grosse de l'aurore,
Et la mer sourdement couve un nouveau déluge.
Chaque être, de la plante au poète qui prie,
Doit porter son anneau de la chaîne infinie :
L'enfant déjà mûrit au cœur des fiancées,
Et le vieillard, tout près de Dieu, porte sa vie.

Poète, sois un arbre aux fruits lourds de pensée.

4 Décembre 1897.

VI

Aime : la bouche aimée est savoureuse et chaude,
Et l'amphore des reins mûrit l'or du soleil ;
Mais sache que le miel puisé livre au sommeil
La cétoine, émeraude amoureuse des roses.

La gloire te sourit en aïeule ridée :
Reste obscur. Passe vite auprès des philosophes
Qui lustrent le tissu chatoyant des idées
Comme les marchands font miroiter leurs étoffes.

Les dieux sont paternels au mortel pieux : prie
Afin qu'autour de ta maison les arbres ploient
Sous les fruits, que ta ruche accroisse sa rumeur.

Attends la mort comme une amie, et que ton cœur
Te soit un calme ciel intérieur où brille
La lumière toujours égale des étoiles.

10 Mars 1898.

VII

Je voudrais être un homme ; or rien dans mes poèmes
Ne répond au sanglot de la détresse humaine.
Aux heures de paresse on s'arrête à ce livre
Comme on entre dans une auberge somptueuse
Pour y goûter un peu de paix voluptueuse
Au rythme des chansons et des belles musiques.
Les affligés s'en vont se consoler ailleurs,
La femme reste indifférente et les railleurs
Gardent le pli crispé de leur sourire amer.
On dit : — Ce sont des mots, des mots, de simples mots,

C'est un enfant qui crie avant d'avoir souffert,
Peut-être un baladin qui mime les sanglots...
Que vient-il nous parler de l'amour, celui-là,
Avec sa flûte et ses sonnets à falbalas ?
Oh ! ce marbre serein des petites douleurs
Que sa piété soigneuse enguirlande de fleurs ! —
Hélas ! c'est vrai, Messieurs et Mesdames, c'est vrai !
Donnez-moi le génie âpre qu'il me faudrait
Pour labourer profondément vos cœurs secrets.
Hélas ! oui, je voudrais vous offrir en écho
Le livre où chaque amant revivrait ses baisers,
Et puisqu'au fond tout est des mots, rien que des mots,
Savoir au moins les mots divins qui font pleurer.

10 Février 1898.

VIII

Avec le ciel doré, le vent, la voix des chênes,
L'ombre qui redescend les collines et l'homme
Qui redescend l'amour, j'écrirais le poème
Magnifique et mourant d'un soir d'extrême automne.

Ceux qui portent le poids d'un cœur mélancolique
Y viendraient dans la fin solennelle des choses,
Les uns prier, rêver, d'autres pleurer, et d'autres
Remplir leurs yeux pensifs du couchant de la vie.

— Le déclin du soleil, diraient-ils, nous est bon,
 A nous qui sommes las et nus et solitaires,
 Et le parfum de mort qui monte de la terre
 Emeut en nous tes fils amers, ô vieux limon.

Ah ! qu'il fut vain d'aimer, de lutter et de croire !
 Le sépulcre sans cesse a faim des belles formes,
 L'homme efface en riant ses antiques symboles,
 Et le temps a bouché les clairons de la gloire.

Enfin le soleil meurt dans la cendre nocturne,
 Le jour en soupirant défaille aux bras du soir,
 La vieille année expire, et nous allons pouvoir
 Nous mêler au sommeil de l'immense nature. —

Et les mortels plaintifs, remâchant leurs soucis,
 Boiraient la froide nuit aux pages de mon livre :
 Au bord d'une eau qui roule un ciel lugubre, ainsi
 Les roseaux jaunissants gémissent sur la rive.

Mais je renonce à t'enfanter, livre infécond
 Qui courberais encor plus bas le dos des faibles,
 Car j'ai vu les puissants travailleurs de la glèbe
 Semer d'un bras qui semble écarter l'horizon,

Et je veux, en dépit de la Mort souveraine,
Affirmer qu'il est beau de vivre et d'être fort.
D'ailleurs, ce requiem de l'espérance humaine,
Octobre pur le chante avec ses feuilles d'or.

22 Février 1898.

IX

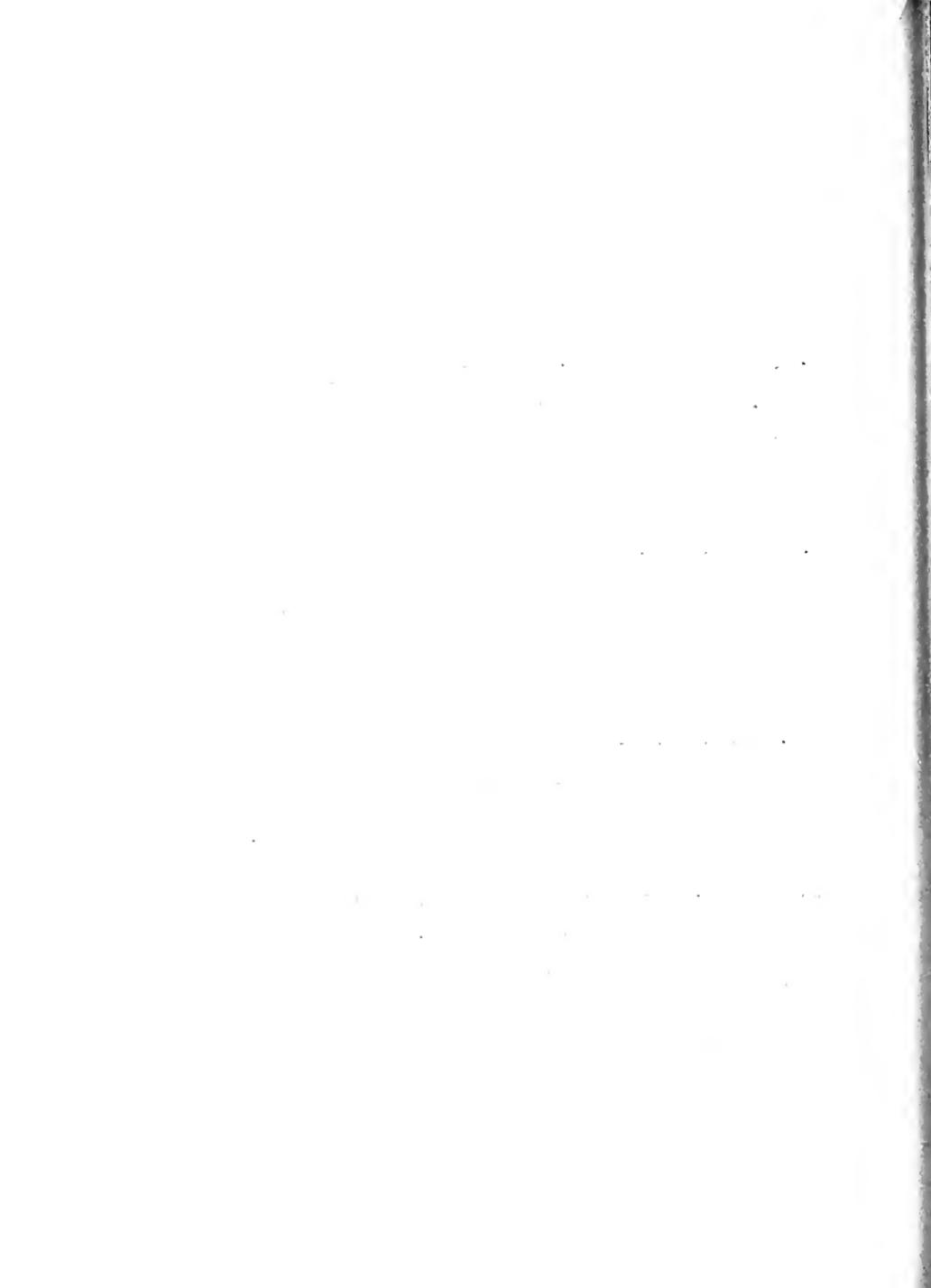
Sur nos pas le profond Enfer s'est refermé.
O compagnon pensif qui m'enseignes la route,
Moins réprouvés que nous les morts au fond du gouffre
Blasphèmement : — Dieu nous hait, mais nous avons aimé. —

Sur l'extrême plateau qu'une aube obscure teinte,
Nous resserrons nos mains qui vont se désunir,
Et nos funèbres cœurs roulent des souvenirs
Plaintifs comme le vol des âmes dans les limbes.

Vois s'étoiler le ciel terrestre au carrefour
Où Virgile attristé se sépare du Dante.
Un grand rêve t'arrête au seuil du monde humain,

Tu restes dans la nuit quand je vais vers le jour :
Pour me guider hors des ténèbres du chemin,
Elève ton esprit sur moi, comme une lampe.

28 Novembre 1897.



JENÊTRES SUR LA VIE

A MAURICE MAGRE



X

Qu'on ouvre la fenêtre au large, qu'on la laisse
Large ouverte aux confins du jour évanoui ;
La rosée automnale ondoiera ma tristesse,
Comme elle ourle d'argent la margelle des puits.
La vie en riche habit de métal agonise ;
L'ombre des peupliers est longue sur les berges,
Le souffle de septembre extrême, faible brise,
Suspend aux tilleuls blonds les cheveux de la Vierge ;
L'herbe courte scintille au fil des vols de faux ;
Les feuilles des rameaux se baisent, là bas l'eau

Chante en mineur de vanne en vanne ; l'on entend
Le bruit mat des fléaux qui retombent sur l'aire,
Des voix, les pas d'enfants qui font craquer les faïnes.
Jours d'automne, jours de douceur... la vie est claire,
Octobre met l'anneau d'or rouge aux doigts de l'an.
Vous qui passez, n'avez-vous pas connu ma peine,
La peine que je porte au fond de l'âme ? Elle est
Pâle comme un rayon de soleil sur la vigne,
Fraîche comme le grès d'une jarre de lait,
Et soyeuse comme un duvet de col de cygne.
Peine de femme après l'amour, chagrin sans cause
D'orphelin qu'à la nuit nulle chanson ne berce,
Rose qui plie en rosoyant après l'averse
Sous le tulle que les libellules y posent,
Ma peine que parfois l'oraison purifie,
Hostie éblouissante au cœur de l'ostensoir,
Cette peine est vraiment trop obscure ce soir :
Qu'on ouvre la fenêtre au large, sur la vie !

24 Septembre 1897.

XI

Ce soir, après la pluie, est doux ; soir de septembre
Si doux qu'on en voudrait pleurer, si plein d'abeilles
Qu'on fuit tout défaillant la pénombre des chambres.
C'est un soir de septembre un peu triste et c'est veille
De dimanche et c'est l'heure où ceux de la maison
Viennent s'asseoir parmi les roses du perron.
C'est un soir de septembre et veille de dimanche ;
On se tait ; la maison et les roses sont blanches,
L'automne, enlumineur silencieux et lent,
Empourpre sur les pans de murs la vigne vierge ;

La brise aux doigts furtifs fait trembler de l'argent
Sur la feuille, paupière agitée, et sur l'herbe ;
Avec l'angelus grave et résigné chemine
Le multiple retour, au lointain, des clarines,
Le foin fleuri des chars oscille sur la route,
Les peupliers d'or clair frissonnent, on écoute
Retomber le marteau sur le contre-heurtoir
Et l'implorant appel des mendiants du soir.
Les fleurs lasses se font plus lourdes sur leurs tiges ;
Une étrange langueur, souffle à souffle, voltige
De l'aïeule, songeuse à cause de la mort,
A la vierge, pensive à cause de l'amour.
Nul ne parle ; la chair s'inquiète ; le jour
Impalpable s'efface et fond comme un accord
Expire... et la nuit monte, hélas ! au cœur des hommes.

A cette heure indécise où rampent les ténèbres,
La prière en secret nous écarte les lèvres,
Comme la source entr'ouvre un sable amer ; nous sommes
Humbles, nous voudrions être pareils, mon Dieu,
A la limpidité de ton firmament bleu,
Et que nos reins, comme la chair des chastes veuves,
N'aient plus pour lit d'amour qu'une tombe où s'étendre.

... Ah ! détourner enfin sa bouche de la femme !

O Seigneur, en ce soir si grave de septembre,
Dispense au ciel obscur la manne lumineuse
Qui nourrit le sommeil religieux des âmes,
Et, devant que ta grâce abaisse nos paupières,
Fais neiger sur les cœurs et les maisons de pierre
Les étoiles avec l'azur pour qu'on oublie
Toute cette tristesse immense de la vie.

11 Septembre 1896.

XII

Vieilles femmes des champs, vos âmes sont plus simples
Que la brebis qui bêle et l'angelus qui tinte,
Et vos yeux, ignorants du rêve, sont naïfs
Comme le bleu passé des faïences anciennes.

L'automne est là qui fait les vieilles gens pensifs ;
Votre bras tremble à puiser l'eau quotidienne,
Car la source qui fuit et murmure à vos pieds
Confond votre visage avec les feuilles mortes.
La Vierge tend ses fils de la vigne aux rosiers,
La lumière du jour est pâle sur les portes.

C'est l'automne, le soir, et vous êtes assises,
En oraison pour vos défunts, contre l'église.
L'enclos silencieux sent la mort, des colombes
Y viennent becqueter la terre autour des tombes,
Et le vent sur le mur effeuille encor des roses.
Là, marqués pour la vie éternelle, reposent
Les moissonneurs dorés qui jadis vous aimaient
Dans l'ombre violette et chaude autour des meules.
Quand vos époux, pétris du parfum de la glèbe,
Entre leurs bras vous renversaient, faibles aïeules,
Dans les miroirs voilés de vos larges prunelles
La campagne, le ciel et le soleil tournaient ;
Puis l'amour vous fermait les yeux comme un sommeil.
Et vous voici, ce soir d'automne, dans le vieil
Enclos à réciter lentement le rosaire
Pour les bons laboureurs qui dorment dans la terre.
Le soleil rougeoyant comme une grange en feu
Empourpre vos doigts secs et vos bagues d'épouses,
Et sombre. Le couchant s'obscurcit peu à peu.
Le vent nocturne, plein de soupirs inconnus,
Entre les tertres noirs lisse l'herbe qui bouge,
Et la fraîcheur scintille au front des croix de pierre.
A l'Occident persiste une pâle lumière ;
Il est tard, tout se tait, la nuit lourde en son flux

Roule un sable lacté sur les bords du ciel bleu.
Les aïeules vers leurs foyers vont et se traînent :
Et cependant, plus haut que la ténèbre humaine,
Leur âme taciturne aspire à la suprême
Aube qui les fondra dans le soleil de Dieu.

2 Novembre 1896. — 3 Mars 1898.

XIII

Le ciel est pur, l'eau transparente, et l'air du soir
Léger comme un baiser fugitif sur ma joue.
Le vent dans mes cheveux semble un enfant qui joue,
Et je vais, parmi l'herbe encor chaude, m'asseoir
En face du limpide et pensif horizon.
Haleine de la nuit qui dévale, silence,
Espace où d'un agile essor l'âme s'élance,
Solitude ! A la cloche un chant d'oiseau répond ;
Dans les champs où le soir traîne ses voiles bleus
Un attelage au pas indolent se balance.

Le soleil met de l'or sur les cornes des bœufs,
Le soleil qui descend au delà des collines
Verse l'adieu de ses rayons mélancoliques
Sur la mouvante mer sans fin des moissons mûres
Dont la houle, semblable au vaste rêve humain,
Roule et se gonfle et meurt et frissonne et murmure
Vers la ligne de ciel qu'elle n'atteint jamais.
Je regarde et mon front retombe dans mes mains
Comme un fruit délicat s'abrite sous ses feuilles.
O silence des soirs d'été, profonde paix
Où, comme en un miroir, l'esprit qui se recueille
Voit flotter l'horizon nocturne du passé.
Nous nous sommes aimés un jour, et ce fut vain
Comme un rosier sur un tombeau. Je me souviens,
J'écoute bourdonner en moi l'amour ancien,
J'ai peur de cette guêpe impossible à chasser.
Cœur lacéré, pareil à l'arbre qui renforce
En vieillissant les noms gravés sur son écorce,
Quand pourrons aimer sans mémoire, en quel lit
Saurai-je enfin trouver le véritable oubli ?
Le soleil sur les blés et les coteaux se couche,
Mais ses rayons mourants me rendront-ils la bouche
Comme eux voluptueuse et large et tiède et rouge
De l'amante avec qui je me suis rêvé dieu ?

Les épis lourds du pain futur me rendront- ils
L'ample maturité de son pelage d'or ?
Les coteaux dessinés sur l'azur par un fil
N'ont pas l'inflexion légère de son corps,
Et les parfums qu'en sommeillant la terre exhale
Ne sont pas doux à respirer comme son âme.

Un éclair de chaleur fouille le crépuscule :
Ainsi le souvenir me déchire et me brûle.

Dans ces soirs de splendeur pacifique où l'on souffre
A sentir sa bassesse et sa pauvreté d'homme,
Où l'esprit aveuglé de lumière tâtonne,
Où le cœur enivré d'azur et d'air étouffe,
On a des mots d'enfant qui pleurent et supplient
Vers ce vaste univers qu'on voudrait croire Dieu.
Ah! dit-on, remplir l'orbe immense de la vie,
Ouvrir comme l'étoile un jour sur d'autres cieux,
Porter comme le roc l'or, le fer et le feu,
Tressaillir au printemps nouveau, pousser des feuilles,
Etre la brume, l'eau du puits, le fruit qu'on cueille,
Vivre enfin sans se voir vivre! Puissante mère,
Prends-moi, terre des morts, terre des blés, ô terre,

Mêle mon corps vivant à ta grande poussière !

Mais la Nature avec orgueil poursuit son rêve :
Elle n'alliera pas notre sang à ses sèves.
Le jeune avril, le bel été, le vieil automne
Dansent leur ronde autour du linceul de l'hiver
Sans savoir qu'ils font naître, aimer et souffrir l'homme.
Dans sa joie égoïste et pleine l'univers
Reste sourd au désir fraternel de la chair,
L'âme contre le noir grillage qui l'enferme
S'élance, oiseau captif, et se brise les ailes :
Nous ne connaissons rien de la Mère éternelle.
Et nous aurons un mal secret de la voir belle,
D'épier vainement l'obscur travail des germes
Dont la sourde harmonie échappe à nos oreilles,
Nous ne mûrirons pas dans les grappes des treilles,
Ni dans le fruit, ni dans le blé, ni dans la pierre,
L'eau nous refusera son sourire, le chêne
Ne nous livrera pas la nymphe qu'il enchaîne,
Et si nous prions trop le soleil, sa lumière
Calcinera nos yeux à travers nos paupières.

La Nature, d'un geste ennuyé de marâtre,

Ecarter notre soif de ses larges mamelles.
Elle va; notre amour, nos rêves et nos peines
Etendus à ses pieds craquent comme les fâines
Eclatent sous les pas indifférents du pâtre.

Et pourtant, sous le ciel des soirs d'été sans fin,
Encor, toujours, jusqu'à la nuit où le Destin
Voudra fermer les yeux à l'humanité lasse,
D'autres viendront, pareils à moi dans leur chair veuve,
Le cœur amer d'un vieil amour resté vivace,
Voir, parmi les clameurs des corbeaux dans l'espace,
Le soleil se coucher sur des moissons heureuses.

XIV

Charme indéfinissable et fin, le soir d'été
Se glisse, souffles, fleurs et voix, par les fenêtres ;
Comme sa paix se pose en baume sur les lèvres,
Comme son calme apprend aux âmes la bonté !
Il est profond, il est limpide, son azur
Enseigne que, miroir du ciel, le cœur soit pur ;
Il est le visiteur invisible qui passe,
Se penche, et dont les doigts de douceur entrelacent,
Tels qu'aux roses des murs les grappes de glycines,
Notre sourire humain à nos douleurs divines.

Il parle, il nous remplit de tendresses confuses,
Pour rien, pour la chanson d'un pauvre qui s'éloigne,
Ou pour une fumée au ciel, pour une voile
Sur la mer. Le soir seul est notre hôte, on refuse
D'ouvrir aux Passions qui frappent à la porte ;
L'âme qui laisse au loin s'affaiblir leurs voix fortes
Rayonne un chaste éclat d'étoile solitaire,
Et devant la muette ivresse de la terre,
Devant le Dieu caché qui déborde la vie,
On pleure, on s'agenouille, on joint les mains, on prie.

Souffles, voix... On croyait écouter Dieu qui parle,
Quand le seul vieil instinct charnel, hélas ! chuchote.
Le soir est plein de bras ouverts, de lèvres chaudes,
D'yeux trop grands qu'on voudrait fermer avec des larmes.
Des murmures venus du fond de l'ombre appellent....
Le jardin défaillant cède à l'universelle
Volupté qui ravit les sphères dans leurs orbes,
La brise en effeuillant des roses fuit, agite
La treille ; l'air bleuit, les rossignols accordent
Le fébrile cristal de leurs flûtes magiques ;
L'herbe ondule au vent, l'eau bruit, et de la cime
Aux branches basses, l'arbre éperdu balbutie
Des mots que le désir secret de l'homme achève.

L'heure est comme une vierge avant les nocés ; puis
La dernière clarté remonte au ciel : la nuit
Frissonnante descend sur le jardin qui rêve,
Se pose, assouplit l'herbe et l'eau ; l'arbre s'apaise,
Et désormais, parmi l'immobile feuillage,
Le cœur ivre et gonflé reste seul inquiet.
Hélas ! aimer, aimer encore, aimer toujours...
On lutte à peine, et sur l'appel de la chair lâche,
Sincèrement, comme on pleurait, comme on priait,
On reprend la chanson impure de l'amour.
Fièvre du sang qui va créer, mélancolie
De l'âme qui se sent mortelle et se délie
Et se fond dans un lourd sanglot de volupté !
Vers l'immense tristesse et l'immense bonté,
Vers la femme, fruit d'or où brûle tout l'été,
On tend ses mains enfin plus simplement humaines,
Et la nuit bienheureuse alors, paisible et pâle,
Emportant la terrestre idylle sous son aile,
Autour de ses tremblants enclos d'étoiles mène
Le chœur mystérieux des heures nuptiales.

XV

Au seuil de sa prison charnelle l'âme écoute
Venir le soir comme un messager angélique
Qui vers elle chemine et l'enveloppe toute
De parfums, de tendresse et d'ombre, et de musique.

L'âme attentive au pas du visiteur nocturne,
A dépouillé les vains désirs comme des feuilles,
Et, docile au semeur divin, elle recueille
La cendre et le sommeil qu'il puise dans son urne.

Le soir silencieux souffle à souffle s'écoule.
Son amoureux émoi ferme les jeunes roses
Et berce, d'un baiser furtif qu'à peine il pose,
La langueur des ramiers qui longuement roucoulent.

Le soir mêle les voix claires aux robes blanches,
Il fait rire d'échos en échos les collines.
Le soir d'or se suspend à l'âme qu'il incline
Comme le fruit trop lourd fait se ployer la branche,

Il attriste l'adieu du soleil sur les tuiles,
Et sa grave rumeur recueille au bord des routes
La limpide chanson qui tinte, goutte à goutte,
Des lèvres sur la chair et de l'eau sur l'argile.

Le soir souple s'enroule au rouet des servantes,
Et l'aïeule aux cheveux d'hiver, aux mains d'automne,
Emplit sa cruche au puits d'argent clair qui frissonne
Et sa prunelle obscure aux étoiles naissantes.

... O soir d'amour, soir de bonté, qui pacifies
Les visages amers et durs des misérables,
Soir divin dont le simple angelus ineffable
Terrasse les genoux d'orgueil devant la vie,

Arrête la clarté de tes mondes en marche
Sur le front des porteurs de lyres et des sages
Dont les rêves profonds s'ouvrent comme des arches
Au-dessus du funèbre et sourd fleuve des âges

Où notre nef d'exil s'engouffre à toutes voiles,
Tandis que Dieu, pensif, d'un invisible geste,
Versera pour leur soif dans la cuve céleste
Les fruits de l'âme humaine et des grappes d'étoiles.

Mai 1896.

XVI

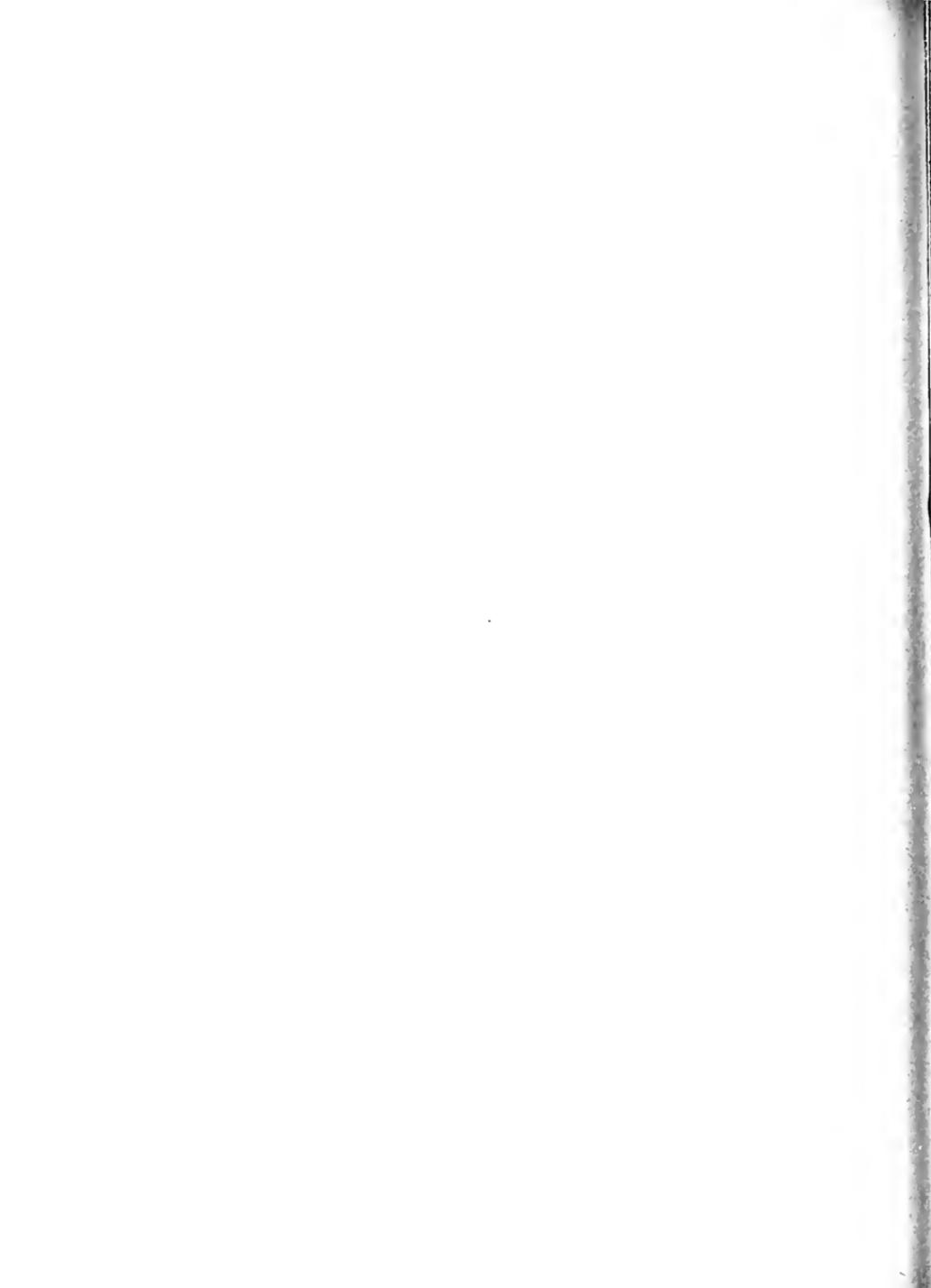
Le soir léger avec sa brume claire et bleue
Meurt comme un mot d'amour aux lèvres de l'été,
Comme l'humide et chaud sourire heureux des veuves
Qui rêvent dans leur chair d'anciennes voluptés.
La ville, pacifique et lointaine, s'est tue ;
Dans le jardin pensif où le silence éclôt
Chantent encor, discrètement, des fraîcheurs d'eau
Qu'éparpille, affaibli, le vent tiède et nocturne ;
Des jupes font un bruit de feuilles sur le sable,
Les guêpes sur le mur bourdonnent à voix basse,

Des roses que les doigts songeurs ont effeuillées
Répandent leur énamourante âme de miel ;
Une aube étrange et pâle erre aux confins du ciel
Et mêle en un profond charme immatériel
De la lumière en fuite à de l'ombre étoilée.

Que me font les soleils à venir, que me font
L'amour et l'or et la jeunesse et le génie !...
Laissez-moi m'endormir d'un doux sommeil, d'un long
Sommeil, avec des mains de femme sur mon front :
Ah ! fermez la fenêtre ouverte sur la vie !



A FRANCIS JAMES



XVII

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.
Une barbe de lierre y grimpe, un pin l'ombrage,
Eternellement jeune et dru comme ton cœur
Malgré le vent et les hivers et la douleur.
Le mur bas de ta cour est doré par la mousse,
La maison n'a qu'un humble étage, l'herbe pousse
Dans le jardin autour du puits et du laurier.
Quand j'entendis, comme un oiseau mourant, crier
Ta grille, un tiède émoi me fit défaillir l'âme.
Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes,

Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.
J'ai vu tes chiens joueurs languir sur le pavé,
Et, sous ton chapeau blanc et noir comme une pie.
Tes yeux francs me sourire avec mélancolie.
Ta fenêtre pensive ouvre sur l'horizon ;
Voici tes pipes, ta vitrine qui reflète
La campagne parmi les livres des poètes.

Ami, puisqu'ils sont nés, les livres vieilliront,
Où nous avons pleuré d'autres hommes riront :
Mais que nul de nous deux, malgré l'âge, n'oublie
Le jour où fortement nos mains se sont unies.
Jour égal en douceur à l'arrière-saison ;
Nous écoutions chanter les mésanges des haies,
Les cloches bourdonnaient, les voitures passaient, ...
Ce fut un triste et long dimanche des Rameaux :
Toi, brisé sur l'amour comme un roseau sur l'eau
Qui tremble et sous le flot secrètement sanglote,
Moi, frémissant, avide à mourir du départ
Sur la mer où tournoient les barques sans pilotes.
Nous écoutions tinter les sonnailles des chars,
Pareillement émus de diverses pensées,
Et le ciel gris pesait sur nos âmes blessées.
Reviendrai-je dormir dans ta chambre d'enfant,

Reviendrai-je, les cils caressés par le vent,
Attendre la première étoile sous l'auvent,
Et respirer dans ton coffret en bois de rose,
Parmi l'amas jauni des vieilles lettres closes,
L'amour qui seul survit dans la cendre des choses ?
Jammes, quand on se penche à ta fenêtre, on voit
Des villas et des champs, l'horizon et les neiges ;
En mai tu lis des vers dehors, à demi-voix,
L'azur du ciel remplit les chéneaux de ton toit...
Demeure harmonieuse, ami, vous reverrai-je ?

Demain, hélas ! Mieux vaut penser au temps d'hier.
Une âme sans patrie habite dans ma chair.
Ce soir, un des plus lourds des soirs où j'ai souffert,
Tandis que, de leur gloire éparse sur la mer,
Les rayons du soleil couchant doraien't la grève,
Les cheveux lavés d'air et d'écume, j'allais,
Roulé comme un caillou par la force du rêve.
La terrible rumeur des vagues m'appelait,
Voix des pays brûlés, des volcans et des îles.
Et, le cœur plein de toi, j'ai marqué d'un galet
Veiné comme un bras pur et blanc comme du lait
Le jour où je passai ton seuil, fils de Virgile.



LES MÉLANCOLIES PASSIONNÉES

A JEAN VIOLLIS



XVIII

Le ciel pâlit, la terre humide et reposée
Respire ; une insensible haleine de vent pur
Agite faiblement des feuilles contre un mur :
O voix, soupirs confus, limbes de l'Élysée...

Un sylphe ailé d'argent lisse l'herbe brisée,
Et, sur la crête en feu du val encore obscur,
Dénouant ses cheveux de miel parmi l'azur,
La jeune aube en riant marche dans la rosée.

Il semble que sa chair adorable ait neigé.
Le soleil ourle d'or les nids et son léger
Rayonnement divin tremble sur les glycines.

Il l'orient d'un cœur nocturne ainsi l'amour
Eploiera son plumage éblouissant de cygne,
Et j'en ai peur comme une étoile a peur du jour.

18 Janvier 1896.

XIX

Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes,
Car nous pleurons, ce soir, de nous sentir trop vivre.
La brume est chaude, la plus blanche rose enivre,
La chair baigne en un lac balsamique et le calme

Nocturne ajoute à la confusion des âmes.
La peine d'un lointain violon nous arrive
En longs sanglots qui font la volupté pensive.
On entend le jardin mystérieux qui parle.

Nulle haleine. Une à une, un rossignol égoutte
Ses perles vives; l'ombre est claire; toute flûte
Soupire... Il faut nous taire, il faut aimer, les heures

Ont suspendu leur vol à tes lèvres : écoute
S'effeuiller en frissons de nacre sous la lune
Les frêles hampes d'eau des cours intérieures.

12 Mars 1897.

XX

Je te vois anxieuse et belle de pâleur,
Le sang fiévreux afflue et palpite à tes tempes.
Ferme les yeux, prends-moi plus près de toi, sois tendre,
Et que ma chair se fonde à ta bonne chaleur.

La sève du désir gonfle ta gorge en fleur ;
Un sanglot fait mourir tes caresses plus lentes,
Et le bruit de nos cœurs tombe au fond du silence.
Mes lèvres à tes cils cherchent le sel des pleurs,

Un grillon chante, l'âtre est noir, la lampe éteinte ;
La calme volupté qui ressemble au sommeil
T'arrache par moments une amoureuse plainte.

L'heure, comme un ruisseau dans les herbes, s'écoule,
Et je rêve d'un seuil endormi de soleil
Où le fidèle essaim des colombes roucoule.

6 Février 1898.

XXI

Souvent, le front posé sur tes genoux, je pleure,
Plus faible que ton cœur amoureux, faible femme,
Et ma main qu'ont mouillée, une à une, tes larmes,
Se dérobe aux baisers brûlants dont tu l'effleures.

— Mais, dis-tu, cher petit enfant, tu m'inquiètes,
J'ai peur obscurément de cette peine étrange :
Quel incurable rêve ignoré des amantes
L'Infini met-il donc au cœur de ces poètes? —

Il ne faut plus parler, ma bien-aimée. Ah ! laisse...
La douceur de tes doigts à mes tempes me blesse.
Sache qu'il est ainsi d'immenses nuits d'étoiles

Où j'implore, malgré mon cœur, que tu t'éloignes,
Où ta voix, tes serments, ta bouche et ta chair nue
Ne font qu'approfondir ma détresse inconnue.

18 Février 1898.

XXII

Encore un peu ta bouche en pleurs, encore un peu
Tes mains contre mon cœur et ta voix triste et basse ;
Demeure ainsi longtemps, délicieuse et lasse,
Auprès de moi, petite sœur d'un soir d'adieu.

Les formes au jardin se fondent dans l'air bleu,
Le vent propage en l'étouffant l'aveu qui passe ;
L'heure semble éternelle au couple qui s'enlace
Et l'ivresse de vivre unit les chairs en feu :

Nul n'est seul, en ce soir, que nous, ma bien-aimée !
Doigt par doigt, jeu pensif, j'ouvre ta main fermée,
Nous mourons de songer à l'approche du jour.

Tu sanglotes, ta calme étreinte se dénoue ;
Et sur la pauvre humilité de notre amour
Le ciel, nocturne paon étoilé, fait la roue.

10 Avril 1897.

XXIII

Ma pauvre sœur, ma pauvre enfant, sois forte et calme.
Pense à Dieu, pense à notre amour éternel. Lève
Les yeux, souris, et vois, d'un battement si faible
Mes cils mouillés répondre à ton sourire pâle.

Dis-moi : je t'aime, encor je t'aime, et puis ne parle
Plus ; les mots font mal à ceux qui vont mourir. Laisse
Ta gorge se gonfler sur mon cœur, à mes lèvres
Laisse ta main qui tremble en essuyant des larmes.

Tristement, âprement, nos bouches s'enveloppent
Dans un dernier baiser surhumain qui sanglote.
Et maintenant, adieu, tout est fini. Silence.

Une feuille en tombant fait ombre sur la lune.
Des pas. Un souffle d'air. Et le calme nocturne
Est si pur, si profond, que nos âmes s'entendent.

28 Octobre 1897.

XXIV

Je t'apporte, buisson de roses funéraires,
Ces vers, à toi déjà lointaine et presque morte,
O douloureuse enfant qui passes dans mes rêves ;
Moi qui t'ai vue heureuse et belle, je t'apporte
Ces vers, comme un bouquet de lys sur ta beauté.
Tu sus trop tôt que l'homme est âprement mauvais,
Et le sel de la vie à ta bouche est resté.
Ton sourire autrefois s'ouvrait en ciel de mai,
Et les voiles de tes paupières renfermaient
Des prunelles d'azur pareilles sous les cils

A des vierges en fleur dans l'ombre nuptiale.
— Et quelqu'un te laissa solitaire, Ariane
Sur la grève, vouée à l'éternel exil ! —
La chaude volupté qui couvait dans ta chair
Trempeait d'un flot de pourpre ardente et magnifique
Ton teint si délicat qu'il semblait tissé d'air,
Et ta bouche riait dans sa fraîcheur de figue.
Je t'ai secrètement aimée, ô pauvre fille,
Dans tes heures de joie, à tes heures de peine
Surtout, et j'ai pitié de toi puisque je t'aime.
Ces vers voudraient pleurer la splendeur de ton corps
Qui ne connaîtra pas l'amour, accepte-les ;
Et dans ton morne exil sois longtemps belle encor,
Comme un joyau royal dans un coffre scellé.
Adieu, tu ne peux pas m'aimer, tu ne dois pas
Savoir... J'aurais voulu m'endormir dans tes bras.
Hélas ! Il faut pourtant recommencer à vivre !
Adieu, mélancolique enfant, âme automnale,
Ciel du soir traversé de colombes plaintives,
O belle et douce et pure et solitaire femme.

6 Février 1898.

XXV

Quel est ce lied qui fait son nid dans mon silence
Et qu'une femme au loin, délicate, apprivoise ?
Ah ! quel lied monotone a crispé mes mains moites
Au long des draps léchés de flamme agonisante ?

Nulle ne berce mon chagrin et ne me parle ;
Ailleurs, je le sais bien, au fond de claires chambres,
Les mères ont des voix apaisantes qui chantent
Pour endormir les enfants tristes dans leurs larmes.

O cris des nouveau-nés vers les larges mamelles !
Quand sentirai-je ainsi rouler en lourdes vagues
Les seins, dorés comme l'automne et les rivages,
De la féconde épouse aux lèvres maternelles ?

Lied calme, écho lointain d'anciennes musiques,
Chapelet que les doigts d'amoureuses égrènent,
Buire d'où s'évapore un philtre léthargique,
Cil du page oublié dans le lit de la reine,

Recèles-tu le sens secret de ma jeunesse
Qui se fane à vouloir des voluptés phisiques
Et qui se pleure et qui déchire par faiblesse
Sa chair païenne avec la haire catholique ?...

L'humble et doux grillon chante aigûment dans la cendre ;
Son cri plaintif contient l'immense été : les routes
Et la plaine où les blés pacifiques déroulent
Leurs flots lourds jusqu'aux monts où les soleils descendent.

Un voile de sommeil m'enveloppe et m'apaise,
A fleur d'ombre je sens trembler des lueurs d'aube ;
Je devine à travers mes yeux clos une chose
Palpiter et mourir ; et n'est-ce pas ma peine ?

XXVI

Que la nuit m'enveloppe et dorlote ma peine
De toute sa bonté, de toute sa douceur ;
Que les flocons légers de la neige à mon cœur
S'enroulent comme au noir rouet la blanche laine.

La chambre est une tendre aïeule qui me berce
Des chansons qui berçaient mon enfance première,
Et ces chansons font battre et mouillent mes paupières
Avec l'anxiété des feuilles sous l'averse.

C'est déjà le sommeil où soupirent les choses,
Une agonie indéfinie et le silence
Et l'ombre où l'on entend tinter d'un timbre étrange
L'horloge au cadran jaune enguirlandé de roses.

Nue et câline, sous son voile de dentelles,
L'heure aux doigts sourds, au pas flexible, ah ! vienne-t-elle,
Qui fait mourir les feux au fond des chambres lasses,
Qui fait mourir l'amour dans la cendre des âmes.

2 Février 1898.

XXVII

Parfois, sur les confins du sommeil qui s'achève,
A l'heure où l'âme est triste et flotte au bas du rêve,
Un souvenir d'amour nous étreint à la gorge,
Vivant et si profond qu'on en voudrait mourir.
Le cœur rempli de pleurs voluptueux déborde,
On mord en sanglotant les draps, la chair sans force
Se fond dans la langueur exquise de souffrir :
— Mon enfant, mon enfant d'autrefois, mon enfant !
D'où reviens-tu vers notre lit, ma bien-aimée ?
Sèche à ma bouche en feu tes paupières mouillées

Et referme tes bras sur mon corps doucement.
O ma maîtresse, enfin te voilà revenue,
Tendre comme aux beaux jours de notre amour, et nue.
Mêle sans me parler tes larmes à mes larmes
Et que leur chaude pluie entre en nous jusqu'à l'âme.
Que faisais-tu si loin du tien ? as-tu souffert,
Prié, passé les mers, hélas ! peut-être aimé ?
Mais qu'importe ! au bon pain il faut le sel amer.
Ton cœur bat sur mon cœur et nos bras sont fermés,
Et ton émoi me fait revivre ma jeunesse :
Mon enfant, mon enfant, ô maîtresse, maîtresse ! —

L'âme ainsi se souvient et chuchote en rêvant
Comme un arbre agité murmure sous le vent.

Or l'aube a moissonné les étoiles, le jour
Déjà contre la vitre étend ses ailes grises,
Et dans son lit le solitaire obscur et triste
Pleure encor sur le vain fantôme de l'amour.

O rêveur, tu dormis trop longtemps, lève-toi !
Range ta lampe éteinte et rouvre la fenêtre,
Que l'air comme un vin fort te trempe et te pénètre
Avec l'arome jeune et vierge du sol. Vois,

La forge du matin au fond du ciel s'allume,
Le firmament doré s'emplit comme une coupe
Où la lumière à flots ruissellerait. Ecoute
Le métal des marteaux tinter sur les enclumes,
Les cloches bourdonner dans leurs ruches de pierre,
Et le peuple rouler son fleuve de rumeurs :
Noblement, sous le dais sonore des prières,
La probe humanité retourne à son labeur,
Et la chair du divin Artisan se consomme.
Descends parmi la foule en marche, apprends des hommes
Qu'on peut vivre en portant l'amour et la douleur,
Toi qui, subtilisant l'art viril en malade,
Secret orfèvre, autour d'un esprit sombre enlaces
Les magiques anneaux de cristal des syllabes.

Ah ! lève-toi, Lazare, et romps tes bandelettes !
Que, miroirs élargis, tes prunelles reflètent,
Pour faire au fond des cœurs chanter le sang plus fort,
Le funèbre soleil du royaume des morts.
Et, comme un enfant nu trempé dans une eau vive,
Avec un grand frisson plonge-toi dans la vie !

5 Janvier 1898.

XXVIII

Qui de vous n'a connu les soirs où l'on écoute
L'orgueil gronder en soi comme un orgue funèbre,
Les soirs d'ombre et d'effroi, d'impuissance et de doute
Qui remuent au plus bas du cœur la cendre amère ?
Alors on est haineux et dur comme Satan,
On crise en dieu tombé ses poings contre le ciel,
On voudrait voir finir le monde dans le sang
Et tout l'azur crever en déluge de fiel.

Or vient, très ignorante et très douce, une femme

Dont le corps jeune est frais comme l'eau des fontaines ;
Sa bouche rit et chante et murmure : — Je t'aime,
Je t'aime, fais-moi place aux côtés de ton âme.
Je suis la bonne alcôve où tu pourras dormir,
Voici mes seins gonflés de chair pour te nourrir,
Viens dans mes bras profonds, homme, éternel enfant,
Que je te berce, hors de l'espace et du temps. —
Elle dit et s'enroule, anxieuse et lascive,
— Le chèvre-feuille ainsi frissonne autour du cippe, —
Elle s'enroule et tremble autour de notre orgueil.
Et soudain l'esprit morne écarte son linceul,
La caresse des mains remonte jusqu'au cœur,
Le sang tumultueux fait bourdonner les tempes,
La chair s'épanouit comme une rose ardente,
Et les yeux enfouis dans ce giron de femme,
Défaillant à mourir d'une immense langueur,
Le superbe Néron frémit et fond en larmes.

31 Janvier 1898.

XXIX

Ne mêle pas l'esprit aux choses de la chair.
Sache aux moments secrets où le corps est en fête,
Redescendre à l'obscur délire de la bête.
Tumultueux et sourd et fort comme la mer,
Laisse gronder tes sens en orgues de tempête,
Et que sous l'onde en feu de tes baisers halète
L'orgueilleuse impudeur de la beauté parfaite.
Il faut qu'au fond des soirs lourds et silencieux
Où la bouche à la bouche enfin veut être unie,
Tu puisses concentrer toute en toi l'harmonie

Qui fait chanter le char des nuits sur ses essieux,
Que l'éternel effort des êtres t'aide à vivre
Au delà du désir humain, que ton sang ivre
Murmure comme l'eau, les blés et la forêt :
Emplis-toi, comme un broc qu'on plonge au puits, d'un trait.
Alors la nuit d'amour éteindra ta pensée,
Ta chair que la nature étreint en épousée
Bourdonnera sans fin d'une immense rumeur :
Sois simple et grand, ton grain porte un monde, semeur.

Le ciel des premiers jours rit dans la femme nue
Pour qui l'adore avec les yeux naïfs d'Adam.
Mais lorsque, à tisonner le désir moins ardent,
L'esprit rêve un baiser de saveur inconnue,
Le Démon dans l'amour comme un ver s'insinue.
Aussi reste le fort qui se rue au tournoi,
N'obéis qu'au superbe instinct ; que ton émoi
Eclate en grand sanglot d'aveugle. Garde-toi
D'ouvrager le plaisir charnel comme un orfèvre.
Evite que ta lèvre agile à ce jeu mièvre
En papillon lascif erre autour de la lèvre,
Evite les langueurs où le toucher subtil
A fleur de peau palpite à peine comme un cil,
Et les baisers que l'on suspend avec paresse,

Et le regard plus délicat que la caresse :
Que ta fougue ingénue et puissante d'amant
Ignore l'âcreté des larmes libertines.
A raffiner le vieil amour trop savamment,
Tu trouverais l'Enfer au fond de tes courtines,
Car le Maître des eaux, de la terre et des cieus,
Qui souffle le pollen sur le pistil, n'assure
L'auréole et la paix éternelle qu'à ceux
Pour qui la volupté ne fut pas la luxure.

11 Janvier 1898.

ORPHÉE ET OPHELIE

A ALBERT SAMAIN



XXX

Avec ses espaliers de luxure et de fastes
Le jardin fabuleux où règne ton infante
Vibre dans la lumière et s'étage en terrasses
Et surplombe mon val aux vergers de silence.

Val paisible où le vol léger des feuilles lentes
Soupire sous l'adieu d'un ciel d'automne chaste...
Au bord des sources dont l'azur miroite et tremble
Les tourterelles d'or trempent leurs ailes lasses ;

Parmi le clair chagrin des trembles qui s'égouttent,
Le groupe harmonieux des amantes écoute
Décroître au fond des bois l'humain sanglot des cors.

Et dans la brume où le poète aux doigts pensifs
De roses sans parfum enguirlande les ifs,
Plane l'impérial épervier de la Mort.

5 Octobre 1895.

XXXI

Les rossignols chantaient sur le tombeau d'Orphée.

L'âme de l'univers vint aux lèvres des choses,
La mer qui se mourait de langueur, soulevée
Comme une jeune gorge en volupté, la mer
Caressante roula de l'écume et des roses
Et des rameaux légers de myrte sur la rive.
Les lumineux vergers d'étoiles au ciel clair
S'émurent, les forêts d'ombre furent plaintives.

Les rossignols chantaient sur le tombeau d'Orphée.

La poussière des morts tressaillit dans les urnes,
La pente d'un coteau secoua ses rosées,
Tout frémit, ce semblait être l'aube déjà.
Une vague amoureuse en voguant rapprocha
Le cœur triste et voilé des Sirènes nocturnes.
Bercé par le soupir des eaux vives, un pâtre
Dont la lune argentait le visage rêva
Que d'invisibles doigts se posaient sur sa flûte.
La terre près des cieux était paisible et pâle,
Et sous une vapeur de brumes et d'effluves
On devinait des pas s'enfuir, passer des voix.

Les rossignols chantaient sur le tombeau d'Orphée.

La terre se mêlait aux cieux comme un sourire
Se mouillerait de pleurs. Des colombes ouvrirent
En un soyeux essor leurs ailes sur la lune,
Et le souffle d'un Faune à travers la feuillée
Longtemps fit tournoyer de bleus duvets de plumes.
La brise de la mer vivifia les arbres,
Et, baiser par baiser, courut de cime en cime ;
Un tiède espoir gonflait la poitrine des marbres.

Tout se tut, cependant tout chantait : car dans l'hymne
Pieux des rossignols sur le tombeau d'Orphée,
Les ravins et les monts et la terre et les eaux,
L'univers éperdu reconnaissait l'écho
De la divine Lyre à jamais étouffée.

14 Décembre 1896.

XXXII

Comme un roseau plaintif au bord de la rivière,
Tu gémissais : O le méchant seigneur Hamlet !
Pourquoi m'a-t-il trahie et se peut-il qu'il ait
Tué, lui qui m'aima, Polonius mon père ?

Adieu, paisibles jours de joie et de lumière
Où ma vieille nourrice à mon côté filait...
Tu dis... Et la douleur livra ton corps de lait,
Ton tendre corps aux froids baisers de l'onde claire.

Les libellules, l'aile humide, par essaims,
Effleurèrent tes yeux, clos, hélas ! et tes seins,
Parmi le flot dont les remous chatoient et virent.

Le fuseau d'or qui te coiffait se délia,
Et l'amour depuis lors éprouve ceux qui virent
Descendre au fil de l'eau ta bouche, Ophélie.

6 Février 1898.



ROSÉES AUX POINTEDES HERBES

A ÉMILE KRANTZ



XXXIII

Sois pure comme la rosée,
Comme le ciel que tu reflètes,
Sois légère aux herbes brisées,
Ame tremblante du poète.

Colore-toi du sang de l'aube.
Scintille en larme aux cils des feuilles
Et si les roses te recueillent,
Qu'une vierge cueille les roses.

Sois lumineuse et résignée,
Rafraichis le pied qui te foule,
Souris au soleil hostile, ourle
Les rosaces des araignées :

Comme la froide et radieuse
Rosée enivre les cigales.
Tristesse du poète, abreuve
L'harmonieux concert des âmes !

17 Mars 1897.

XXXIV

Je t'aime, parce que tu dores
Le départ des feuilles qui tremblent ;
Mois des déclins, je t'aime, octobre,
A cause d'une âme qui te ressemble.

Tu berces les branches de vigne
Tristement vers les roses pâles,
Ta buée adoucit les lignes ;
Mais elle est plus douce et triste cette âme.

Les champs pacifiques se taisent
De leur silence des dimanches,
Les jardins remplis d'ombre rêvent ;
Je sais une âme vouée au silence.

Aussi, jours purs d'octobre, j'aime
Votre azur pénétrant et calme,
En poète automnal que baigne
La divine lumière de cette âme.

18 Mars 1897.

XXXV

Je t'aime, parce que tu dors.
Ta gorge et ses deux gemmes, nue,
Se gonfle, amoureuse et menue,
Sous tes cheveux de soie et d'ors.

Ta lèvre heureuse que tu mors
Ingénument, rouge et charnue,
Rêve à la délice inconnue
De cent voluptueuses morts.

Ta chair fut, divine assoupie,
Prise aux neiges du Marboré,
Ta ligne onduleuse copie

L'Aphrodite au corps adoré,
Et ta nuque a l'éclat doré
Des topazes d'Ethiopie.

XXXVI

Heures de pluie, heures de peine
Où l'on voudrait mourir à cause
Qu'on se trouve au fond de soi-même
Si pauvre, si pauvre.

Pour apaiser, sourire ou geste,
Ces sanglots d'enfant qui s'étouffent,
Seule une femme a des tendresses
Si douces, si douces...

Ah ! qu'une amoureuse m'endorme,
Qu'une amante au visage grave
Me console avec des paroles
 Si lasses, si lasses,

Et que l'ombre du jour qui baisse
Mêle les sources de nos âmes
En un même murmure pâle,
 Si faible, si faible...

4 Juillet 1897.

XXXVII

Il a plu. Soir de Juin. Ecoute,
Par la fenêtre large ouverte.
Tomber de feuille en feuille verte
Les pleurs de l'Été, goutte à goutte.

C'est l'heure adorable entre toutes
Qui s'envole en effleurant l'âme
Du parfum vanillé qu'exhale
La poussière humide des routes.

L'hirondelle aux ailes de soie
Gazouille. Le soleil se croise
Avec la nuit sur les collines,

Et son mourant sourire essuie
Sur la chair pâle des glycines
Les cheveux d'argent de la pluie.

XXXVIII

La corde sourde vibre encore...
Je fus, dans une époque ancienne,
Aux doigts d'une musicienne
Un instrument simple et sonore

Guiterne, luth, viole ou théorbe,
Bois des îles et bois de rose.
La dame avait la bouche rose
Comme le corail et la sorbe,

Le menton moucheté d'un signe.
Eut-elle nom Irmice, Aurore ?
Elle ornait de rubans aurore
Mon manche courbe en col de cygne.

Dans son alcôve elle riait de
Mes sourdines d'amour, quand elle
Me laissait parmi la dentelle
Soupirer sur sa gorge tiède.

Elle pinçait, étant cruelle,
Sa viole avec des langueurs feintes ;
Si l'instrument jetait des plaintes,
On l'étouffait dans la ruelle,

Ou bien ma musique mineure
Servait à marquer la cadence.
Qui de vous sous mes airs de danse
Sut deviner l'âme qui pleure ?

Un soir enfin, un soir d'automne,
Fêlé par les doigts lourds de bagues,
Je mourus en murmures vagues.
— Ah ! que personne ne s'étonne,

Mon Dieu, dit-on, l'âme est usée. —
On mit la viole dans sa gaine ;
Pour la dame, je crois sans peine
Qu'elle s'était fort amusée.

La corde sourde vibre encore...
Je fus, dans une époque ancienne,
Aux mains d'une musicienne
Un instrument simple et sonore.

23 Juillet 1897.

XXXIX

Dans les soirs d'ombre où mon cœur saigne
Je veux que ma douleur s'éteigne
En cris de cuivre, en sanglots d'or,
Comme un cor.

Assez des plaintes qu'on raffine
En arpèges de Séraphine
Et qui semblent le faible écho
D'un jet d'eau !

Il me faut le rythme sonore
De la ballade de Lénore
Et le verbe, comme du fer,
Souple et clair.

Ton œuvre était limpide et nue ;
Or voici l'époque venue
D'ouvrager l'or et d'émailler,
Joaillier.

Incise. Que tes métaphores
Se bombent en panses d'amphores !
Ductilise tes vers en fils
D'or subtils.

Clinquant, happelourde et pépite,
Qu'on ne sache plus qu'il palpite
Dans ce beau cliquetis moqueur,
Ton vieux cœur !

Et pourtant, pourtant, ce poème,
Prenant vie à ta douleur même,
Ebranlera sous ses métaux
Les tréteaux,

Et, saignant du fard qui te grime,
Tu feras pleurer, rime à rime,
Le cristal de ton carillon,
Histrion.

30 Décembre 1897.

XL

Chansons, chansons, chansons, chansons,
Des larmes avec des baisers...
Puis vient l'automne et nous passons :
L'herbe des champs a bien passé.

J'ai pleuré comme font les autres
Pour l'amour de deux lèvres fraîches ;
Je ne sais plus, peut-être était-ce,
Douce Madame, pour les vôtres.

J'ai sangloté d'un cœur sincère,
De tout mon cœur, sur mes péchés ;
Et le vent du doute a séché
Le flux béni des larmes claires.

Il est tard, trop tard. A quoi bon
L'effort de l'homme au bas des cieux ?
La vertu, l'amour et les dieux :
Chansons, chansons, chansons, chansons.

Je veux mourir un soir de pluie
Dans une auberge solitaire,
Sans avoir à mon agonie
Ceux qui m'ont aimé sur la terre.

Et qu'on ne laisse auprès de moi
Que mon fidèle et vieux chagrin,
Un rameau de sapin des bois
Et des touffes de romarin.

27 Décembre 1897.

XLI

Puisque l'ennui, pauvre homme,
Te jette encore à de nouveaux voyages,
Emporte au moins dans l'âme
L'adieu doré des beaux jours de l'automne.

Comme un baiser l'après-midi s'achève,
La brise est large et pure,
Et toute voix se fond dans le murmure
Religieux des chênes.

Le meunier passe, écoute,
Son grelot clair tinte au loin sur la route,
Et l'eau mélodieuse
Se baise et rit dans les canaux d'yeuse.

L'ombre descend les berges ;
Tes yeux profonds épousent la buée
Des coteaux bleus et la courbe azurée
Du ruisseau dans les herbes.

Ton esprit se recueillè ;
Secrètement, le cristal de ton âme
S'émeut des cris d'oiseaux, d'un pas de femme
Qui craque dans les feuilles...

Regagne la maison ;
Comme toujours elle est blanche, humble et calme,
Et sur son mur les branches du platane
Entrecroisent leurs ombres.

Le vieux soleil, mourant en molles nappes,
Bénit les vieilles pierres ;
La vigne jaune à sa tiède lumière
Mûrit encore des grappes,

Et dans la chambre basse,
Au souffle d'air qui pousse la fenêtre,
Obscurément celles qui t'ont vu naître
Parlent de leurs voix lasses.

En activant leurs crochets à dentelles
Aux derniers feux du jour : —
Reverrons-nous notre enfant, disent-elles ? —
Et la tristesse aux joues

Des aïeules pensives
Suspend des pleurs lourds comme les années ;
Le soir ainsi fait trembler sa rosée
Sur les roses tardives.

Séjour, heures paisibles !
Demain pourtant les premières étoiles
Verront ton navire arrondir ses voiles
Et voguer vers les îles.

Avant d'aller traîner ta vieille peine
Sur de lointains rivages,
Ecoute encor la voix grave des chênes,
Contemple le village.

Harmonie et douceur !

Le toit natal fume dans la lumière...

Parle, dis-moi, mon frère,

Pourquoi si loin chercher la paix du cœur ?

22 Octobre 1897.

XLII

Ce cœur plaintif, ce cœur d'automne,
 Qui veut l'aimer ?
Ma belle enfant, on vous le donne
 Pour un baiser.

Amusez-vous, car je vous vois
 Inoccupée,
A le briser, comme autrefois
 Votre poupée.

Ce sera moins long que les roses
 A déchirer,
Puis vous irez à d'autres choses,
 Et moi pleurer.

14 Février 1898.



L'AUTOMNE AU JARDIN

A MARC LAFARGUE



XLIII

O veille de Toussaint et dernier soir d'octobre !
Le ciel est une ruche où bourdonnent les cloches,
Et le soleil pâlit sur le jardin doré :
De même, à l'occident large et pur de ma vie,
En un suprême adieu d'amour je descendrai.
La glycine, crispée, avec mélancolie
Se balance au perron de la maison natale,
Et, des arbres, du sol, des massifs nus s'exhale
L'amer et froid parfum du vieil âge des choses.
Je viens, boutons de miel, de chair, de nacre mauve,

Vous cueillir pour ma belle enfant, roses tardives ;
Car mes doigts prévoyants, demain, arquant les tiges,
Confieront les rosiers délicats à la terre.

Des cristaux meurtriers de l'hiver, nulle main
Ne sut garder ta sève, arbuste solitaire,
Fier rosier qu'étoilaient des roses merveilleuses :
Tu resteras sarment au maître du jardin.
Et les printemps pressés comme les flots d'un fleuve,
Les printemps lumineux et légers qui fécondent
Dans les sillons du ciel d'obscurs germes de mondes.
Et comme un front humain aux battements du rêve
Font palpiter le cœur de l'arbre sous la sève,
Tous les printemps, souffles d'air chauds et soleils d'or,
Ne rendront pas ses fleurs de chair au rosier mort.

Dans le jardin jauni des anciennes années,
Parfois, quand le jour las tend les bras à la nuit,
La belle enfant qui fut jadis ma bien-aimée
Passe en glissant d'un pas léger le long des buis.
Elle s'arrête auprès du rosier nu, lui parle,
Lève les cils, emplit d'étoiles ses yeux pâles,
Et sourit dans son rêve aux calices rosés
Où ses lèvres, un jour, apprirent le baiser.

XLIV

Le tiède après-midi paisible de septembre
Languit sous un ciel gris, mélancolique et tendre,
Pareil aux derniers jours d'un amour qui s'achève.
Après les longs et vains et douloureux voyages,
Le solitaire, ouvrant sans bruit la grille basse,
Rentre ce soir dans le logis de sa jeunesse.

Ah ! comme tout est lourd, comme tout sent l'automne,
Comme ton cœur d'enfant prodigue bat, pauvre homme,
Devant ces murs où tu laissas ta vie ancienne !

La vigne vierge rouge étreint les persiennes,
Le seuil humide et froid est obscur sous les arbres,
Et le portail, doré de lierres, se lézarde.

Le voyageur, avant de rouvrir les fenêtres,
Respire en défaillant l'odeur des chambres closes ;
Il regarde onduler les rideaux des alcôves
Et le miroir verdi briller dans les ténèbres.
Il pèse sur le bois gonflé, les volets crient,
La poussière voltige à la lumière triste ;
L'âme émue et les doigts tremblants, pieux, il touche
Les fleurs, les roseaux secs, le clavecin qui vibre,
Les estampes, les maroquins ouatés de mousses :
Ah ! ces mousses qui sont les cheveux blancs des livres !
L'enfant morne, oppressé de souvenirs, étouffe,
Et son fragile cœur frémit comme une vitre.

Il descend au jardin qui rêve après la pluie.
Le feuillage où l'eau perle encor chuchote et luit,
Et les pesant rameaux mouillés des buissons rampent
Comme un vivace et long chagrin d'âme souffrante.
Les duvets des fruits sont en pleurs, toute rose est
Fraîche au baiser comme une vierge après le bain.

On entend clairement dans le soir qui se tait
Des tuiles se briser au bord d'un toit lointain ;
L'air est tiède et chargé d'odeurs, et de la vigne
Dorée aux résédas bourdonne la sourdine
Que l'abeille interrompt en plongeant dans les fleurs.
Le jardin languissant se gonfle comme un cœur
Où mûrit un tardif amour. Mais le passant
S'émeut d'être oublié par la nature ; il sent
Que la vie à ses pieds poursuit un autre rêve
Plus éternel et plus robuste que le sien :
Les choses n'ont qu'un mot d'indifférence aux lèvres
Et leurs pleurs ne sont point frères des pleurs humains.

Ciel fin, terre jadis maternelle, dit-il,
Pourquoi donc m'êtes-vous plus amers que l'exil ?
Jardin, logis désert où sont morts mes parents,
Vous qui m'avez aimé, vous ne me parlez pas,
Et mon cœur parmi vous se cherche, plus absent
Qu'en ses plus lourdes nuits d'angoisse au bord des lacs.
J'ai tant prié d'autels et de femmes, j'ai vu
Vieillir tant de soleils sur des flots inconnus,
En espérant, comme un malade attend le jour,
Qu'il descendrait enfin des cieux, l'auguste amour !

Le doute pour un soir m'a fait l'égal du Christ
Et mon âme au gibet a jeté le grand cri.
Or l'automne au pays natal m'a ramené,
Plus sanglotant et faible et nu qu'un nouveau-né.
O triste voyageur si tendre qui croyais
Pacifier ici ton esprit inquiet :
Les choses qui t'aimaient ne t'ont pas reconnu !
Les oiseaux des vieux jours ne sont pas revenus,
C'est la même chanson et ce sont d'autres voix ;
Malgré ses treilles d'or et ses arbres chargés,
Le caressant et bon septembre d'autrefois
Ne m'est plus aujourd'hui qu'un vieillard étranger,
Et j'ai peur de mon cœur qui ne peut pas aimer.

Aussi, maison, jardin, adieu, je vous bénis.
Vivez votre vie humble, et les printemps divins
Vous rempliront d'enfants jaseurs comme les nids.
Que les roses te soient toujours belles, jardin,
Et que tes longs couloirs soient sonores, maison.
Adieu, pesant verger de l'arrière-saison,
Charmille... Effacez-vous, o chères visions,
Car mes yeux sont un port de fumée où l'on voit
A travers la forêt vacillante des mâts

Les grands vaisseaux appareiller pour les climats
Qui bercent la douleur sous des cieux azurés.
Demain, plus seul, plus triste et vieux, je partirai
Mettre au tombeau le Dieu secret qui souffre en moi.

L'enfant d'exil se tait, baisse ses cils mouillés ;
Il s'enivre à mourir de son amer émoi,
Et dans son cœur le souvenir des jours dorés
Fond comme un peu de sable tiède entre les doigts.

27 Novembre 1897.

XLV

A la mémoire d'Henry Carmouche

Je pense à la maison tranquille, ô mon ami,
Où tu vivais parmi les roses et les livres,
Songeur et souriant et robuste, affermi
Dans le large bonheur d'être jeune et de vivre.

Ta maison claire, tes mains franches, ton visage
Et tes livres s'ouvraient pour un exquis accueil :
On entrait dans ton cœur quand on passait ton seuil.
Esprit subtil, tu fus un bon entre les sages.

La mort paisiblement est venue, elle a mis
Ses lèvres sur ton front comme un baiser d'ami.
Hélas !... Mais si nos cœurs tremblent au vent d'automne,

Sache, toi qu'on aimait en aimant la bonté,
Dans l'espace où se fond en Dieu l'âme de l'homme
Jouir du plein soleil de l'immortel été.

30 Septembre 1897.

L'INQUIÉTUDE DE DIEU

A PAUL FORT



XLVI

Ce serait bon : donner toute sa vie à Dieu
Avec des mains d'humilité calmes et jointes ;
Ouvrir son cœur comme une rose à blanche guimpe
Qui naît à la douceur de mai sous le ciel bleu ;

Epouser le destin naïf des êtres simples
Qui partagent les fruits de leur verger, un peu
De lait, et dont la huche obscure près du feu
S'entrebaille au Pater des cueilleuses de simples...

Hélas ! ô vœux d'enfant craintif perdu dans l'ombre,
Ne sais-je pas qu'aux bras lassés du divin geste
Il faut les rubis bruts et l'âpre métal sombre

Du bracelet pesant des voluptés humaines,
Et que la pauvre chair de faiblesse reprenne
Son chemin vers l'amour et sa toute tristesse!

23 Août 1896.

XLVII

En vérité, je vous le dis, heureux les simples
Qui, suivant ma doctrine, ont vécu loin des villes,
Et, les reins alourdis du poids des grappes saintes,
Jusqu'au soleil couchant ont vendangé ma vigne.

Heureux l'époux et la femme forte aux mains jointes
Dont ma demeure accueille et le fils et les filles :
Heureux, dis-je, sur tous, l'homme qui se résigne
Et range, en bénissant ma loi, sa lampe éteinte.

J'aime ceux qui sont nus et j'aime ceux qui m'aiment,
Ma force est serviable à la faiblesse humaine.
La lèpre des enfants de luxure m'éloigne,

Mais l'Esprit qui descend en souffles sur ma crèche
Visite d'un suave émoi de brise fraîche
Ceux dont le cœur est pur comme un ciel plein d'étoiles.

5 Mars 1897.

XLVIII

Jardinier, jardinier, que ta maison soit gaie,
Ton rucher en rumeur et ta chambre à fruits pleine,
Et que le thym s'argente au fil de ta fontaine!
Si quelque mendiant pleure contre ta haie,

Ouvre un cœur attentif au pauvre homme et l'accueille ;
Ses larmes béniront ta bêche avant la tâche :
Que ta vie, ô mon fils, sous tes actes se cache,
Odorante senteur de rose entre les feuilles.

Sois simple. Prie à l'heure où rentrent les colombes ;
Laisse la foi paisible avec le soir qui tombe
Grandir en toi comme un pan d'ombre sur le sable.

Et Dieu te fasse pur et bon, Dieu veuille rendre
L'âme qu'on voit au fond de tes yeux clairs semblable
Au caillou blanc qui luit sous une eau transparente.

XLIX

Ce cœur, mon Dieu, qu'avec des pleurs de sang je t'offre,
A des angles aigus et mortels de stylet ;
Ce cœur qui pèse au fond de ma poitrine, il est
Sourd, barbare et bardé de lames, comme un coffre.

Occulte gouffre, au bas de ses cercles d'enfer,
La Luxure se mord les ailes et blasphème.
Pitié, Seigneur, pitié, je te l'offre quand même,
Ce cœur, coffre de haine et sépulcre de fer.

Attise pour dissoudre à la flamme ses tares
La forge où tu refonds les sceptres et les tiaras :
Il faut, car le métal est adultère et dur,

Le rompre, le remettre au feu, le battre encore.
O ce cœur qui t'appelle en vain et qui t'adore,
Tout le sel de la mer ne le rendrait pas pur.

L

Le sable clair du temps fuit des plus larges mains.
Les serments et les blocs de pierre se disjoignent.
Quand les héros dorment veillés par la Victoire,
La Mort, tambour brutal, roule un rappel d'airain.

On sonde le secret profond de l'être en vain,
Et le poète, ivre d'azur, d'or et de gloire,
Qui va, les bras levés, pour cueillir les étoiles,
Heurte son front au cintre bas du rêve humain.

L'heure, hélas ! glace et clôt les lèvres bien-aimées ;
Les feux de belle pourpre expirent en fumées,
Et le soleil se couche au fond de tous les cieux.

On se retourne, un soir, sur la route suivie :
Il fait froid, la nuit tombe, on est seul... Pauvre vie
Qu'on n'a pas dévouée au service de Dieu !

26 Septembre 1897.

LI

A Guy Ropart

Celui qui n'a que sa tristesse pour génie,
Las d'être comme un saule au feuillage flottant
Qui pâlit sous la lune et tremble sous le vent,
Sort par un crépuscule attendri du printemps.
L'heure est pensive, et pure et simple, elle est bénie ;
Toute chose au sommeil s'incline, et c'est la fin
Du jour et des rumeurs et du labeur humain.
Le soir avant la nuit se prolonge, tranquille
Comme au pas de sa porte une aïeule qui file ;
L'acier net d'un soc luit sur la glèbe, un oiseau
Chante encore parmi l'éternel bruit de l'eau ;
Une étoile apparaît au ciel... Le solitaire

Respire la senteur puissante de la terre.
Ce soir limpide et bleu lui semble trop obscur,
Malgré là-bas l'oiseau qui chante et l'eau qui pleure,
Et malgré la première étoile dans l'azur ;
Ce soir n'apporte pas la paix intérieure,
Ce soir vernal, amer et doux, nocturne et clair,
Ravive le brasier défaillant de la chair.
Et l'homme à qui l'amour mouvant comme la mer
En fuyant ne laissa que l'âcreté d'un rêve
Pareil au sel que l'onde a laissé sur la grève,
Et qui, près de l'amour encor, reste indécis
A murmurer comme une abeille au bord d'un lys,
Le poète subtil et maladif qu'enivre,
En ce soir vaporeux et caressant d'avril,
A lui fondre le cœur la volupté de vivre,
Regrette l'impassible austérité des livres.

Ton serviteur est là, Seigneur, murmure-t-il,
Un serviteur, hélas ! luxurieux et vil,
Mais qui sanglote et te supplie et qui s'accuse ;
Il tend ses pauvres mains pleines de péchés. Or
Je te sais humble avec les humbles, dur au fort ;
Sois rude au pénitent, flagelle mes sens, use
Mes genoux sur ton seuil et mon cœur à t'aimer.

Mais laisse mon banc vide aux noces de la terre,
Veuille que je demeure à jamais solitaire,
Epi pour le bon pain élu par l'ouvrier.
Ah ! la vie est ce soir trop vivante et trop belle,
Le désir alanguit l'épouse qui m'appelle...
Je suis faible et ce soir de printemps m'a tenté.
Seigneur, protège-moi contre la volupté,
Donne à l'arbre la fleur et le fruit, donne aux femmes
La grâce de régler la musique des âmes,
Donne aux prés la rosée et la pluie, à l'amant
La tendresse et la force et l'aube au firmament :
A celui que sa chair perverse embrase, donne
La paix chaste, Seigneur, d'un immortel automne.

30 Avril 1897.

LII

Dernières paroles du poète :

Je vais mourir, je vais bientôt mourir ; qu'on ouvre
La croisée et que j'aie un rayon de soleil
Sur mon lit et la ronde endormeuse des mouches ;
Que tout le jour sourie à mon dernier sommeil ;
Qu'on me couvre de fleurs, que l'air frais du matin
M'apporte encor les clairs effluves du jardin
Où mon frère aux cheveux dorés creuse le sable.
Je vais mourir ; il ne faut pas vous attrister,
Nous sommes ici-bas des roses de passage
Qu'un vent plein de sel pur souffle à l'Eternité.

Mes sœurs, priez, ma mère.... ô mère, êtes-vous là ?
Entrelacez mes doigts sans force au crucifix
Et donnez le baiser du soir à votre fils ;
Dites paisiblement : le Seigneur l'appela.
Parlez, souriez-moi, prenez mes mains... Vous êtes
Frémissante et mon cœur vous devine inquiète...
C'est que je fus vraiment un enfant de caresse ;
Ah ! oui, tous les parfums qui font oublier, toutes
Les vénéreuses fleurs qu'on cueille au bord des routes...
Ce fut bref comme un doigt qui descend une harpe
Et mon printemps s'est envolé comme une écharpe.
Vous m'aviez fait tendre et câlin, pardonnez-moi ;
La chair est chose douce à la chair, j'étais jeune,
Et je vous ai caché de plus amers émois,
Quand, ma mère, vous vous cachiez pour pleurer seule.
Mais j'offre ma prière humble et fervente à Dieu
Dont la clarté palpite en moi légère et neuve
Comme un papillon blanc passe sur le ciel bleu.
— La rumeur du dehors ruisselle comme un fleuve ;
Les gens joyeux, leur livre en main, vont à la messe. --
Je sens mon cœur obscur s'éteindre et j'ai des larmes
Aux yeux comme le ciel nocturne a des étoiles.
La vie en moi semble un chant qui s'éloigne et cesse.
J'implore, ô juste Dieu, votre bonté profonde :

Et maintenant, brisez ma ruche dans ce monde,
Qu'ouvrant son vol enfin vers les célestes landes,
Mon âme, fugitive abeille d'or, se fonde
Dans l'essaim frémissant des cloches du dimanche.

28 Novembre 1897.

LIII

Entrerai-je, ce soir, Seigneur, dans ta maison,
Sans craindre que ma chair, vouée aux œuvres viles,
Apporte le relent de luxure des villes
A la candeur des jupes d'ombre en oraison ?

Je songe à d'autres jupes d'ombre qui sont douces
Pour endormir l'effroi des poètes malades,
A des doigts alourdis d'anneaux aux pierres troubles,
Troubles comme des yeux menteurs, comme mon âme.

Entrerai-je, ce soir, Seigneur, dans ta maison,
Si mon haleine tord l'humble flamme des cierges,
Si ma prière même inquiète les vierges,
Eau claire où s'élargit la chute d'un poison?

Je songe à de souples toisons de courtisanes
Où les poètes las enfouissent leur songe,
Bonnes toisons qui font la nuit sur les visages,
Lourdes comme l'amour, sourdes comme des tombes.

Que votre main soit rude et juste et me châtie,
Seigneur, Seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer,
Et quand ma bouche se clora d'avoir crié
Vos doigts divins la rouvriront avec l'Hostie.

Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses
Où ma faim, atablée à des cènes mauvaises,
Suçait tenacement de ses vrilles de pieuvre
Le ciboire charnel des blanches sacrilèges.

Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,
Je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,
De tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes,
Être triste avec vous, moi qui vous attristai.

L'immémorial faix de péchés, le fardeau
De luxure et d'orgueil creuse mes reins qui saignent ;
Aux margelles des puits, nulle Samaritaine
N'a tendu vers ma soif ses paumes pleines d'eau.

Oubliez que je fus des serviteurs indignes ;
Et dans l'ombre que font les collines, le soir,
Celui qui cherche l'âtre et la pierre où s'asseoir
Sentira qu'un pardon se couche sur les vignes.

La nuit tombe et m'arrête où dort votre maison,
Les ramiers se sont tus, mais les fontaines chantent,
Fraîcheur obscure, en palpitant pour que j'y trempe
Mes mains, l'aridité de ma bouche et mon front.

L'eau froide et pure emportera vers les ténèbres
L'arome fugitif des anciennes caresses,
Le souvenir des voix, des regards et des gestes,
Et le souffle laissé par Elle entre mes lèvres.

Faites, Seigneur, miséricorde à ma faiblesse,
A cette toute faiblesse des pauvres âmes
Qui n'ont pleuré que pour la chair tiède des femmes.
Que je souffre, Seigneur, des ronces qui vous blessent,

Que la croupe des boues crispés sur le portail
Serve d'éternel lieu d'exil à mes péchés
Et que la palme offerte aux cœurs purifiés
Exalte en moi l'azur des vierges du vitrail.

Je serai digne alors de gravir, humble et pâle,
Le seuil de gloire où les rois même parlent bas,
Et mon cœur et mes pieds nus ne sentiront pas
Le froid de la divine espérance et des dalles.

... Cette prière, hélas ! n'est-ce pas seulement
L'angelus qu'au passé tinte une âme trop simple
A qui les yeux naïfs de ses chagrins d'enfant
Ont souri tristement du plus loin de leurs limbes ?

N'est-ce pas le glas lourd du vain rêve que font
Dans leurs soirs douloureux les vieilles fois qui meurent :
Entrerai-je, nocturne et las, dans la maison
Où le Maître de vie ineffable demeure ?

Février 1896.

LIV

Le sombre ciel lacté se voûte en forme d'arche.
Un grand silence ému berce les choses ; l'arbre
Palpite au vent léger qui passe, et dans l'étable
On entend remuer les bêtes dans la paille.
La confuse rumeur des sèves qui travaillent
Traverse le sommeil de l'homme après la tâche.
Comme un laboureur las qui s'arrache à la glèbe,
L'humble poète alors sort de la chair et lève
Vers la vivante nuit, radieuse et profonde,
Un front qui porte aussi sa lumière et ses mondes.

Hélas ! interroger ce qui ne peut répondre,
Dit-il ! ah ! tout mon cœur débile et sa misère !
J'ai quitté la grand'chambre où dorment les aïeules,
Et me voici, devant le songe de la terre,
Frissonnant comme un brin de foin sec sur la meule.
Le rythme intérieur qui régit la matière
Comme jadis la lyre orphique émeut les pierres,
Les sèves en tumulte écartent les écorces,
Autour de moi la ruche invisible bourdonne,
Et, frêle comme un jonc dans le fleuve des forces,
Je doute en fléchissant de mon âme immortelle :
O nuit, le temps s'écoule, et je ne suis qu'un homme !

Plus faible et sanglotant qu'au jour de mon baptême,
Je pense à vous, qui, hauts et droits, ô mes ancêtres,
Vécûtes avec l'âme et la force des cèdres.
La voix du Créateur sur vos fibres vibrantes
Chantait comme un vent clair dans les rameaux sonores ;
Votre cœur large et plein s'ouvrait comme une grange,
Vous aimiez l'oraison du pauvre à votre porte
Et votre foi d'enfants pleurait sur l'Évangile.
Béni soit notre pain de chaque jour, bénies
La journée et la nuit, disiez-vous, et la vie
Vous était un peu d'eau limpide sur l'argile.

L'été brûlait; et vous veniez avec l'épouse
Vous asseoir où je suis, aux heures où le jour
S'enfuit en ne laissant au ciel que des étoiles.
Alors le vieux désir humain joignait les bouches.
Sans penser que la mort est au fond de l'amour,
Vous laissiez puissamment tressaillir dans vos moelles
La saine volupté qui fait les fortes races.
Plus tard, quand, jardinier ridé, l'Automne passe,
Vous voyiez à vos bras les enfants se suspendre
Comme un bouquet de fruits dorés après la branche.
Simples et droits, ô mes ancêtres, vous portiez
Des âmes que le soir de la chair trouvait grandes.

Large ivresse ! J'entends chuchoter les halliers,
Et la terre en amour rit au céleste abîme.
Le temps plane sur moi comme un aigle immobile.
Je voudrais me confondre avec les choses, tordre
Mes bras contre la pierre et les fraîches écorces,
Être l'arbre, le mur, le pollen et le sel,
Et me dissoudre au fond de l'être universel.
Je ne veux pas de femme en pleurs sur ma poitrine,
Toute chair à ma bouche a le goût du péché
Et mon cœur est amer comme un fruit desséché.
Que Dieu jette son nom sonore à la ravine,

Et mon esprit, coteau pierreux et désolé,
Ne rendra pas l'écho des paroles divines.

C'est que dans l'ivre et large émoi des belles nuits
Où tout bruit, palpite et soupire à la fois,
Où le silence même a sa rumeur, les voix
Couvrent la mélodie absolue ; et l'esprit
Qu'on a tenu penché trop longtemps sur la foi
S'y trouble comme un clair visage au fond d'un puits.
Celui qui frappe au seuil et prie avec des larmes
Se voit un étranger qu'aucun hôte n'accueille ;
On se sent faible ; on tremble, on doute que son âme
Dans la création pèse plus que la feuille ;
On craint que la clarté divine ne soit plus
Qu'une dernière étoile au cœur des hommes purs.
Le monde est triste et vieux et les nouveaux venus
Pour qui le ciel est vain comme un mot inconnu
Ont recouché le Christ dans son sépulcre obscur.

Mais je veux, ô mon Dieu, malgré tout, croire en toi.
Prête-moi la candeur de la vierge et la foi
De l'enfant. Que je sois vigilant, bon et simple.
Accorde-moi sur tous les dons l'humilité,
Afin que j'offre au vent de ta volonté sainte

Le docile et profond émoi d'un champ de blé.
Permits-moi d'oublier qu'un soir des temps anciens
Le doute déborda du calice divin.
Enfin rends à mon cœur la jeunesse d'aimer ;
Que le grain germe encor dans ce jardin fermé !
Je cherche en égaré ta croix au carrefour,
Je t'appelle à travers la nature vivante :
Il est temps de m'entendre, ô Dieu, ne sois pas sourd ;
Réconforte mon âme obscure, ta servante,
Car, pareille à l'abîme étoilé de l'amour,
L'immensité des cieux nocturnes m'épouvante.

TABLE



| | Pages |
|--|-------|
| I. — O mon ami, mon vieil ami, mon seul ami..... | 9 |
| II. — Souffrir infiniment, souffrir, souffrir assez..... | 12 |
| III. — Soirs de stérilité qui font l'âme plus sèche..... | 13 |
| IV. — Stériles nuits d'hiver où ton âme de pauvre..... | 16 |
| V. — L'épi, frêle ciboire, est courbé sous l'hostie..... | 18 |
| VI. — Aime : la bouche aimée est savoureuse et chaude..... | 19 |
| VII. — Je voudrais être un homme ; or rien dans mes poèmes.. | 20 |
| VIII. — Avec le ciel doré, le vent, la voix des chênes..... | 22 |
| IX. — Sur nos pas le profond Enfer s'est refermé..... | 25 |

FENÊTRES SUR LA VIE

| | |
|--|----|
| X. -- Qu'on ouvre la fenêtre au large, qu'on la laisse..... | 29 |
| XI. — Ce soir, après la pluie, est doux ; soir de septembre.... | 31 |
| XII. — Vieilles femmes des champs, vos âmes sont plus simples. | 34 |
| XIII. — Le ciel est pur, l'eau transparente, et l'air du soir..... | 37 |
| XIV. — Charme indéfinissable et fin, le soir d'été..... | 42 |
| XV. — Au seuil de sa prison charnelle, l'âme écoute..... | 45 |
| XVI. — Le soir léger avec sa brume claire et bleue..... | 48 |

| | |
|---------------------------------------|----|
| XVII. — <i>A FRANCIS JAMMES</i> | 53 |
|---------------------------------------|----|

LES MELANCOLIES PASSIONNÉES

| | |
|---|----|
| XVIII. — Le ciel pâlit, la terre humide et reposée..... | 59 |
| XIX. — Le ciel profond reilète en étoiles nos larmes..... | 60 |
| XX. — Je te vois anxieuse et belle de pâleur..... | 61 |
| XXI. — Souvent, le front posé sur tes genoux, je pleure..... | 62 |
| XXII. — Encore un peu ta bouche en pleurs, encore un peu.... | 63 |
| XXIII. — Ma pauvre sœur, ma pauvre enfant, sois forte et calme. | 64 |
| XXIV. — Je t'apporte, buisson de roses funéraires..... | 65 |
| XXV. — Quel est ce lied qui fait son nid dans mon silence..... | 67 |
| XXVI. — Que la nuit m'enveloppe et dorlote ma peine..... | 69 |
| XXVII. — Parfois, sur les confins du sommeil qui s'achève..... | 71 |
| XXVIII. — Qui de vous n'a connu les soirs où l'on écoute..... | 74 |
| XXIX. — Ne mêle pas l'esprit aux choses de la chair..... | 76 |

ORPHÉE ET OPHÉLIE

| | |
|--|----|
| XXX. — Avec ses espaliers de luxure et de fastes..... | 81 |
| XXXI. — Les rossignols chantaient sur le tombeau d'Orphée..... | 82 |
| XXXII. — Comme un roseau plaintif au bord de la rivière..... | 85 |

ROSÉES AUX POINTES DES HERBES

| | |
|---|-----|
| XXXIII. — Sois pure comme la rosée..... | 89 |
| XXXIV. — Je t'aime, parce que tu dors..... | 91 |
| XXXV. — Je t'aime, parce que tu dors..... | 93 |
| XXXVI. — Heures de pluie, heures de peine..... | 94 |
| XXXVII. — Il a plu. Soir de juin. Ecoute..... | 96 |
| XXXVIII. — La corde sourde vibre encore..... | 97 |
| XXXIX. — Dans les soirs d'ombre où mon cœur saigne..... | 100 |

| | |
|---|-----|
| XL. — Chansons, chansons, chansons, chansons..... | 103 |
| XLI. — Puisque l'ennui, pauvre homme..... | 105 |
| XLII. — Ce cœur plaintif, ce cœur d'automne..... | 109 |

L'AUTOMNE AU JARDIN

| | |
|---|-----|
| XLIII. — O Veille de Toussaint et dernier soir d'octobre..... | 113 |
| XLIV. — Le tiède après-midi paisible de septembre..... | 115 |
| XLV. — Je pense à la maison tranquille, ô mon ami..... | 120 |

L'INQUIÉTUDE DE DIEU

| | |
|---|-----|
| XLVI. — Ce serait bon : donner toute sa vie à Dieu..... | 123 |
| XLVII. — En vérité, je vous le dis, heureux les simples..... | 124 |
| XLVIII. — Jardinier, jardinier, que ta maison soit gaie..... | 125 |
| XLIX. — Ce cœur, mon Dieu, qu'avec des pleurs de sang je t'offre. | 126 |
| L. — Le sable clair du temps fuit des plus larges mains..... | 127 |
| LI. — Celui qui n'a que sa tristesse pour génie..... | 128 |
| LII. — Je vais mourir, je vais bientôt mourir, qu'on ouvre.... | 131 |
| LIII. — Entrerai-je ce soir, Seigneur, dans ta maison..... | 134 |
| LIV. — Le sombre ciel lacté se voûte en forme d'arche..... | 138 |



ACHEVÉ D'IMPRIMER

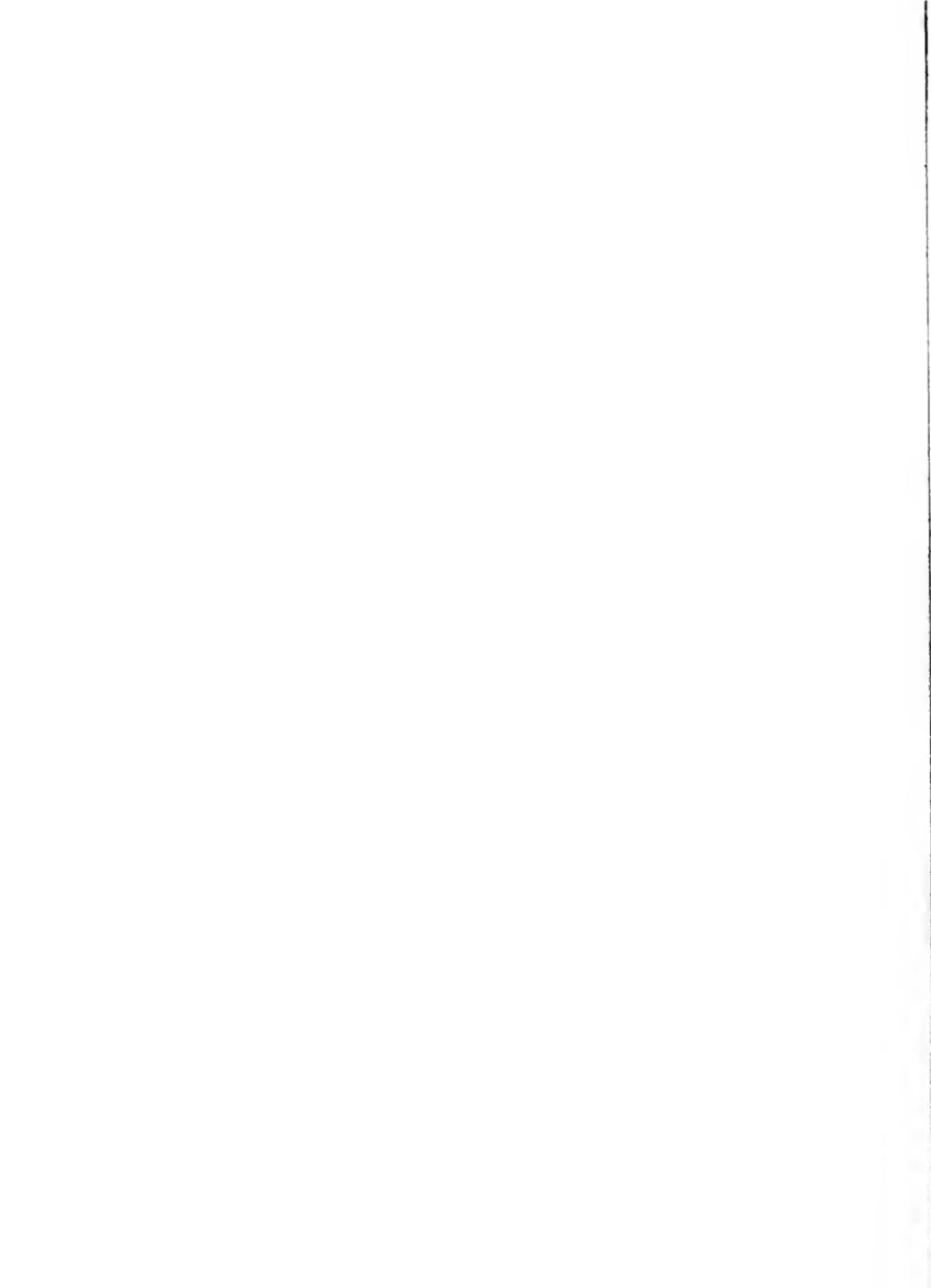
Le six juin mil huit cent quatre-vingt-dix-huit

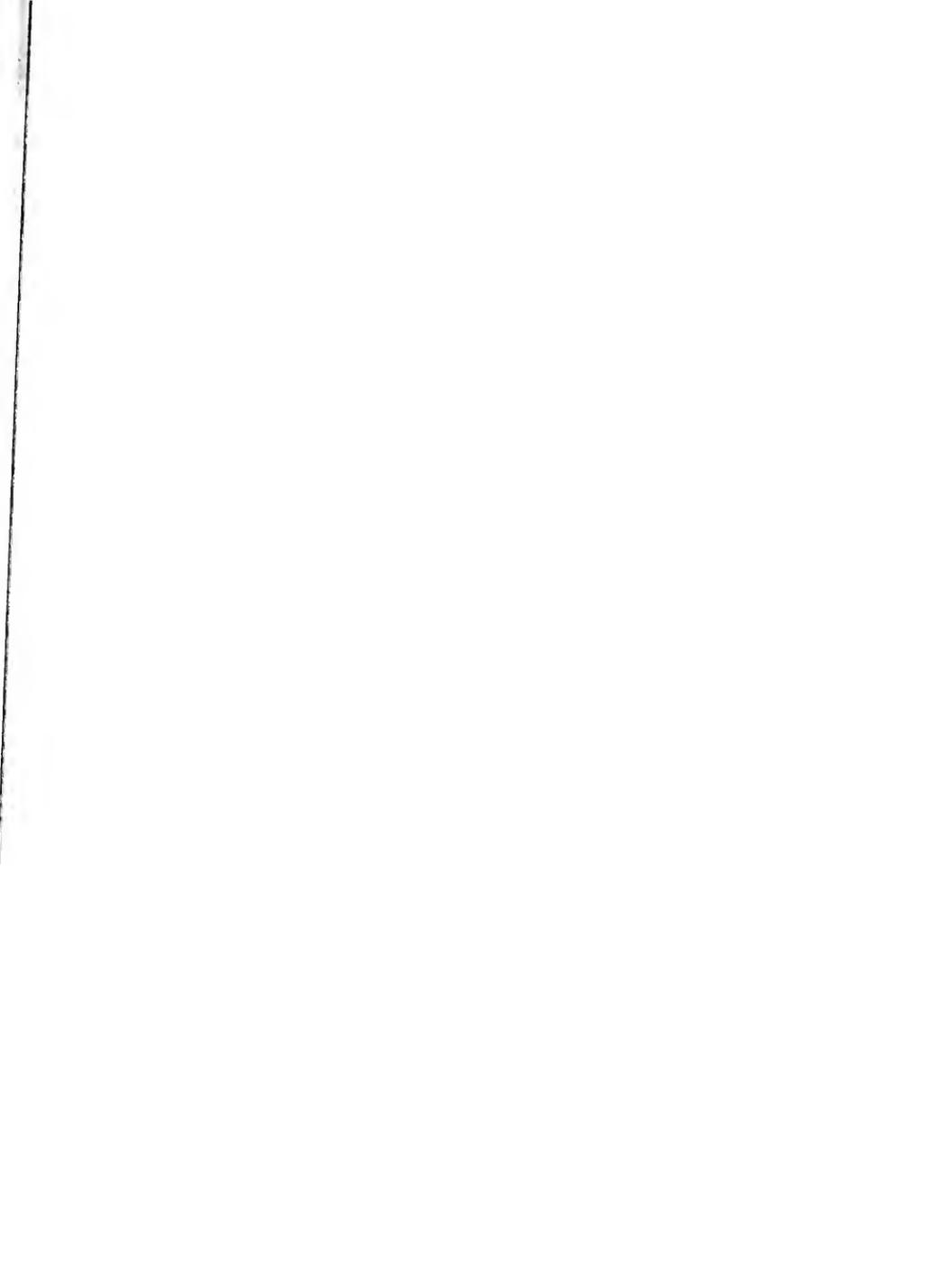


Pour le
MERCURE
DE
FRANCE











PQ
2613
U21406

Guérin, Charles
Le coeur solitaire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

